

La Philologie Wallonne en 1941

par JEAN HAUST, ÉLISÉE LEGROS,
MAURICE PIRON et LOUIS REMACLE.

Bibliographie (1).

1. JEAN HAUST, ÉLISÉE LEGROS, MAURICE PIRON et LOUIS REMACLE. *La Philologie Wallonne en 1940* (BTop., XV, 229-281). — Chronique, contenant 62 n^{os}, la plupart avec des notes critiques, parfois très étendues.

2. A. LOUANT et M. VAN HAUDENARD. *Bibliographie quinquennale de l'Histoire du Hainaut*, II^e partie. (Annales du Cercle archéol. de Mons, t. 57, p. 239-294). — Nous avons signalé BTop., XIII, 209, la première partie de cet utile répertoire. Nos critiques ne paraissent pas avoir été entendues. L'absence de tout index rend les recherches malaisées. [J. H.]

(1) Abréviations : AHL = Annuaire d'Histoire Liégeoise ; — BD = Bull. du Diet. wallon ; — BIAL = Bull. de l'Institut Archéologique Liégeois ; — BSW et ASW = Bull. et Annuaire de la Soc. de Litt. Wallonne ; — BTop. = Bull. de la Comm. Royale de Toponymie et de Dialectologie ; — CRH = Comm. Royale d'Histoire. — DBR = Dialectes belgo-romans ; — DL = *Dict. liégeois* de J. HAUST ; — EMVW = Enquêtes du Musée de la Vie Wallonne ; — FEW = *Franz. Etym. Wört.* de W. VON WARTBURG ; — RbPhH = Revue belge de Philologie et d'Histoire ; — *Etym.* = J. HAUST, *Etymologies wallonnes et françaises* (1923) ; — REW = *Romanisches Etymologisches Wörterbuch* de MEYER-LÜBKE, 3^e éd. ; — c. r. = compte rendu ; w. = wallon. — Pour les sigles des communes de la Wallonie, voir la *Carte* de J. M. REMOUCHAMPS, BTop., IX, 211-270.

Textes anciens. Documents. Études diverses.

3. ÉDOUARD PONCELET. *Flamands et Wallons aux XV^e et XVI^e siècles*. (Leodium, t. XXXI, p. 46-48 ; 1938). — L'auteur résume deux documents curieux : 1. un testament de 1463 au profit des Carmélites liégeoises stipulant qu'elles resteraient en majorité de « romanisse langhe du pays de Liege » ; 2. le récit d'une bagarre (Liège, 1546) provoquée par trois Flamands qui avaient traité deux Liégeois de « dese verbruyde Walen, qui est a dire en nostre langaige : ces forfottus Walons ». — A titre de comparaison, cf. Wallonia, X, 188 ; BD, 4, 107-119. [M. P.]

4. ED. PONCELET et EM. FAIRON. *Liste chronologique d'actes concernant les métiers et confréries de la Cité de Liège* [5^e série]. (AHL, t. II, n^o 4 ; p. 397-466 ; 1941). — Comprend le bon métier des Drapiers, — dossier extraordinairement copieux, analyse de 324 actes, — et celui des Retondeurs et Banseliers. Cela porte à treize le nombre des métiers dont les archives sont méthodiquement inventoriées, en vue d'une édition critique qui sera le digne pendant de la belle collection des *Régestes*. [J. H.]

5. JEAN YERNAUX. *Contrats de travail liégeois du XVII^e siècle*. (CRH, in-8^o, 385 p. ; 1941). — Excellente contribution à l'histoire du travail à Liège. L'introduction expose la condition des travailleurs incorporés et des ouvriers libres, ceux-ci formant un groupe beaucoup plus important qu'on ne le croit généralement. Les contrats de travail relatifs à cette dernière catégorie apprennent plus de détails concrets que les statuts des métiers ; par exemple sur le travail des femmes et des enfants, dont il n'est jamais question dans les documents officiels des corporations. L'auteur publie le texte d'une convention-type pour 52 professions (p. 73-132), puis 801 analyses de contrats (p. 133-345). On y relève des termes rares et

obscur, qui mériteraient une glose, notamment dans le métier des faiseuses de boutons, p. 180-259, et dans la verrerie, p. 268-297. [J. H.]

6. RENÉE DOEHAERD. *Deux textes se rapportant à la navigation sur la Haine, au moyen âge*. (Bull. CRH, t. 106, p. 315-345 ; 1941). — Étude approfondie sur deux documents précieux : l'un du XIV^e s., *Enquête sur l'impôt dit « utrelage » levé à Mons* ; l'autre de la fin du XIII^e s., *Tarif du winage à Condé*. En annexe, l'édition des textes (p. 336-345), où l'auteur s'applique louablement à définir les termes techniques, abondants surtout dans le *Tarif*. P. 337, on imprime deux fois *ciu* pour *cui* ; il faudrait expliquer avoir *planke et suel*, ainsi que *eschou*, p. 337-8. Pour *rokaille* (p. 332, n. 5), renvoyer à GOD. *rochaille, rokagne* « gardon ». — Certaines formes du *Tarif* restent obscures : *lachier, andie floreste, coqueux* (= GOD. *cocan, coken*). D'après l'éditrice, *en houle* signifie « en remontant le fleuve ». Si cela est, pourquoi ne trouve-t-on ce détail important qu'une seule fois ici, à propos de « Li navee de blet *en houle* » (p. 341), et une seule fois dans le long *Tonlieu de la Scarpe*, éd. TAILLIAR, p. 477 : « Dou coken qui maine fruit *en houle* » ? — Enfin, p. 344 : « Li milliers de *cardons* II d. » La traduction « poutre » est donnée d'après GOD. t. II (sic ; lire I), lequel cite un seul exemple de 1419 : « *cardons* de quesnes de XXIII pieds... » A noter que TAILLIAR, l. c., p. 481, porte aussi : « De la navee de *cardon*, deus deniers ». Dans FEW, v^o CARDO, on cite l'anc. fr. « *cardon* charnière (hap. leg.) », sans indication de source. Quid ? [J. H.]

7. JULES VANNÉRUS. *Dénombrements luxembourgeois du XV^e s. (1472-1482)*. (Bull. CRH, t. 106, p. 237-314 ; 1941). — Relevés extrêmement riches au point de vue anthroponymique, intéressants aussi pour leur graphie. Ils complètent le beau recueil Grob-Vannérus (1921) ; ce complément est d'autant plus précieux pour nous qu'il concerne

notamment les régions de Virton, de Laroche et de Vielsalm. [L. R.]

8. MAURICE YANS. *Un dénombrement des biens et revenus de la Haute Avouerie de Hesbaye au XIV^e s.* (Bull. CRH, t. 106, p. 347-385 ; 1941). — Contient des textes très intéressants, non seulement pour la toponymie et l'anthroponymie, mais aussi pour l'étude de l'ancienne langue écrite. [L. R.]

9. PHINA GAVRAY-BATY. *L'inventaire de la cure de Fronville de 1696.* (BTop., XV, 1941, p. 93-103). — Texte court, mais remarquable à deux points de vue : il s'agit de l'inventaire d'une cure à la fin du XVII^e s. ; et l'énumération contient bon nombre de termes curieux (*hardaye*, *escrinier*, etc.). Un commentaire sobre, mais attentif, suit le texte mot à mot et rapproche les formes écrites de 1696 des formes orales modernes. Aux identifications proposées, on ne trouve rien à redire. On observera seulement que *aigier* (ligne 95), précédé de l'art. fém. *unne*, doit être le fr. *aiguière* plutôt que le mot w. masc. *éwi* ; pour la graphie, comp. *saillier*, l. 95, « *salière* », et aussi *cuillier*, ib. [L. R.]

10. MAURICE A. ARNOULD. *Acquits ou documents justificatifs rendus par le receveur des aides de Hainaut à l'appui de ses comptes, 1496-1540.* (CRH, in-8°, 171 p. ; 1941). — Ces textes, en général très courts, éclairent l'histoire des finances du Hainaut au XV^e-XVI^e s. ; ils présentent aussi de l'intérêt pour l'anthroponymie, notamment, p. 40-41, la liste d'habitants de Kain en 1498. [J. H.]

11. MAURICE A. ARNOULD. *Les cahiers de taille de Hoves-Graty (1465-1517). Les finances et la population d'un village hennuyer à l'aube des temps modernes.* (Annales du Cercle archéol. de Mons, t. 57, p. 185-238 ; 1941). — Excellente monographie sur des comptes communaux. On y

trouve la liste des chefs de famille, donnant un aperçu complet de l'anthroponymie locale ; les principaux l.-d. de Hoves (p. 198-200) ; la statistique des professions en 1560 (p. 207-8) ; enfin l'édition des documents anciens, dont plusieurs sont aujourd'hui détruits. — D'après l'auteur (p. 190 n.), ces documents montrent que, contrairement à l'opinion de KURTH, *Frontière*, p. 163-4, la romanisation de Hoves est, déjà au XV^e s., un fait accompli. [J. H.]

12. MAURICE A. ARNOULD. *Ath et Avesnes en 1594*. (Annales du Cercle archéol. d'Ath, t. 27, p. 89-101 ; 1941). — Cette étude sur l'état démographique de deux villes hennuyères à la fin du XVI^e s. se fonde sur des cahiers que l'auteur a pu résumer avant leur destruction dans le tragique incendie des archives de Mons. Ces cahiers étaient du plus haut intérêt pour la topographie ancienne, la toponymie et la démographie historique des « bonnes villes » hennuyères. Ils avaient la valeur d'un véritable cadastre : c'est ce que montre le résumé du « dénombrement des cheminées à Ath et à Avesnes, en octobre 1591 », publié avec notes explicatives, p. 94-101. [J. H.]

13. LÉO VERRIEST. *En lisant un « polyptyque ». Ath au XIII^e siècle*. (Ann. du Cercle archéol. d'Ath, t. 27, p. 1-54 ; 1941). — On trouve, p. 46-54, la partie du précieux « polyptyque » du comté de Hainaut, partie relative à Ath et datée de 1278 (p. 3), de 1284 (p. 46). Ce texte a été jadis publié par L. Devillers. Le nouvel éditeur n'y apporte, dit-il, que « de minimes rectifications » ; il aurait pu indiquer brièvement en quoi consistaient « les légères erreurs de transcription » de son devancier. Une introduction détaillée, p. 1-45, tire de ce document le portrait d'ensemble d'Ath au XIII^e siècle. Modèle d'exégèse, claire et exhaustive, où nous soulignons spécialement les données relatives à l'anthroponymie et à la toponymie, p. 40-45. [J. H.]

14. D^r MAHY. *L'alleu de Bolignies à Brugelette*. (Ann. du Cercle archéol. d'Ath, t. 27, p. 55-88 ; 1941). — Pour l'auteur, *Bolignies* (en 1119 *Baulengien*) serait un « lieu planté de bouleaux » ; nous préférons voir dans le radical un nom de personne. Cette notice historique, très fouillée, apporte le dépouillement consciencieux des archives, le relevé des l.-d. anciens (p. 65) ; la liste des mayeurs et échevins depuis 1279 (p. 72-79), intéressante pour les noms de famille ; des analyses d'actes scabinaux, etc. — P. 81, « courtil et *y estre* », lire *yestre*. [J. H.]

15. JULIA BASTIN. *Trois « dits » du XIII^e siècle du manuscrit 9411-26 de la Bibliothèque Royale de Belgique*. (RbPhH, 20, p. 467-507). — Ces dits en langue littéraire n'intéresseraient guère le dialectologue, sauf par quelques rares graphies, si l'éditrice n'y joignait des rapprochements, par trop exclusifs, avec nos parlers : p. 470 *sorler* (soulier). Cette forme est bien connue ; la *Parabole de l'Enfant prodigue* et HÉCART, etc., la signalent à Lille, Douai, Valenciennes, Tournai, Frasnes-lez-Buissenal, Chièvres, etc. ; — p. 505-6. On note la réduction *ie* > *i* dans un radical verbal (*grieve* > *grive*), laquelle, dit-on, n'est propre actuellement qu'à l'est-wallon ; il faudrait dire que, si le phénomène n'existe plus ailleurs, c'est la simple conséquence d'une unification analogique (*lèver*, *i lèfe*). — P. 479 et 488, *natte* « origine » (!) ; cf. DL, *nate*. [E. L.]

16. JEAN HAUST. *La plaisante histoire des « Bardes liégeois »*. *Récréation philologique*. (AHL, n^o 4 du t. II, p. 503-506 ; 1941 [paru en 1942]). — A propos de la trop fameuse glose du XI^e s. « Bardi, id est leodicenses... », l'auteur résume l'article décisif où H. VANDER LINDEN (CRH, t. 84) prouve qu'il faut lire *laudes dicentes*. Il montre par un exemple récent — fort savoureux — combien les légendes ont la vie dure. [M. P.]

17. JEAN GESSLER. *Cangiana. Notes lexicographiques latino-médiévales*. (L'Antiquité classique, X, 95-113 ; 1941).

— Dans cet utile supplément au *Glossarium* de DU CANGE, quelques articles appellent notre attention : *bokeletus* « marmite », d'après un texte de 1484 (BIAL, 35, p. 127), qui porte aussi *ung bockleit*, à côté de *chandeleit* « chandelier ». La graphie *-eit* (latinisée en *-etus*) est manifestement incorrecte pour *-eir*. J. D'OUTREMEUSE, VI, 170, écrit : « l chaidiere et IIII grans *bocleirs* » ; c'est l'éditeur BORGNET qui imagine la traduction « marmite ». J. GESSLER l'adopte, en renvoyant au DL *boheter*, *boh'nète*, mots liégeois qui n'ont rien à faire ici. Le sens est « bocal, espèce de vase » ; cf. TOBLER-LOMMATZSCH *bocler* (1). — *charlet* (mesure de grain) est rouchi plutôt que wallon. Ce mot désigne un pot de fer blanc à Douai, Lille, Tourcoing. — Le liég. *crenee* figure dans GRANDG., p. 573 et dans le *Gloss. des Régestes*, II, 220, III, 440. — Sur *licopium*, cf. BTop., XIV, 328 ; VALKHOFF, *Mots français*, p. 180. [J. H.]

18. R. HANON DE LOUVET. *Histoire de la Ville de Jodoigne*. (Impr. Duculot, Gembloux, 946 p. en 2 vol. in-8° [plus 8 p. de corrections et additions], 18 planches hors-texte). — On a déjà signalé (BTop., XI, 164 ; XIV, 349) des articles consacrés à l'histoire de Jodoigne par l'abbé H. de L. Ces intéressantes monographies annonçaient la publication d'une étude d'ensemble sur le passé, peu connu, de cette villette brabançonne. On n'osait cependant escompter une réalisation aussi prompte. Mais l'auteur a rapidement poussé les érudites recherches qui lui ont permis d'élever à sa ville d'adoption un monument que peuvent lui envier bien des villes plus importantes.

(1) Ne pas confondre avec le nom anc. liég. du bouclier, qui a servi d'enseigne à plusieurs maisons de Liège : 1346 *aux Bokelaïrs*, 1400 *le Bokeleir* (GOBERT, IV, 287) ; 1430 *Bockeleir*, 1460 *Bokleir*, 1527 et 1596 *Bocqueleit* (ib., II, 234) ; 1505 *Bockeleir* (ib., V, 40).

L'ouvrage, qui expose tout ce qu'on peut savoir des divers aspects de la vie publique sous l'ancien régime, se recommande par sa documentation exceptionnellement copieuse, par sa rédaction claire malgré l'abondance des détails, ainsi que par son illustration de choix. Il est appelé à rendre de grands services aux historiens et aux philologues.

Pour ne parler ici que de philologie, on louera particulièrement la méthode de l'auteur qui, ne voulant pas réduire son exposé à un simple résumé des faits, appuie chacune de ses affirmations de la citation, en petit caractère, de riches extraits d'archives. En publiant ainsi ses « preuves », cette *Histoire* rassemble une masse considérable de textes datés, où le dialectologue peut faire une belle moisson d'anciens termes régionaux. Chose plus rare encore, l'auteur n'a pas hésité à rapprocher les vocables anciens des termes encore en usage dans le dialecte de Jodoigne ; il a même dressé l'index de ces mots (p. 935-6). Exemple qui devrait être imité par tous nos historiens locaux. Certaines notes, d'autre part, revêtent pour nous un intérêt spécial : p. 261-2, la documentation rassemblée sur *drôvate* « tonneau muni de poignées » ; p. 353, la *souye* anc^t « grosse balle à jouer » ; p. 491, les *maus d' sints* (maladies à saints guérisseurs) ; p. 507, le *stampia* « berceau du tir à l'arc » ; p. 935, *dagvé's* « lucarne dans le toit ». On notera aussi comment l'histoire explique le passage de *bèrlandi*, *bèrlondi* « brelandier » à « tisserand » (p. 378-382).

Voici un choix de remarques de détail : p. 24 (et passim) « ahanière », glosé « terre de labour » ; plutôt sans doute, comme actuellement *ayênère* (qu'on ne cite pas) : « enclos voisin de la ferme, où l'on cultive les produits nécessaires à l'usage domestique » ; — p. 26 « la trappe (ou : trappette, trappelette) de l'aitre » (XVII^e s.) désigne l'escalier d'entrée du cimetière ; l'auteur ne donne que le w. *cēmintîre*

« cimetièr ». J'ai noté *ête* comme archaïque à Jodoigne, et même *al trapète dè l' ête* pour cet escalier disparu au siècle dernier avec le cimetièr de Saint-Médard ; dans les environs, à Lumay par exemple, *ête* reste bien connu et *trape* = escalier ; — p. 48 et 225 « wertiseau », p. 226 « wartiseau », p. 109 « warteau », glosés « courtiseau, petit courtil ». Formes intéressantes, dérivées d'un ancien **warèt*, **wèrèt* « guéret » ; — p. 91 et 195 « rogon, rigon », traduit (d'après GOD.) par « blé méteil », doit désigner du « seigle » ; — p. 106 « colweis » (gouttière). Graphie altérée de *colwère* (cf. p. 240 « colloire », p. 329 « coulière ») ; — p. 107 *flôye* « étang ». Lire *floy(e)* ; — p. 110 « huberreau » glosé « auvent (?) ». Sans doute, comme l'ardennais *hoûvé* (REMACLE, *Parler de La Gleize*, p. 92) « morceau de toit triangulaire couvrant un pignon » ; — p. 113 « ayant remis de l'assy a un py » = ayant remis de l'acier (*acë*) à un pic ; — p. 113 « seuilles », p. 239 « souillies », p. 195 « resouilhiet » ; voir *Etym.*, p. 226 ; — p. 126 « herbatte » ; renvoyer aux *Etym.*, p. 142-4 ; — p. 149 « quatremaul », p. 356-7 « carmeaux, quaremaulz » traduit « carême ». Lire : carnaval (voir BTop., X, p. 420) ; — p. 208 « strincké, strincqué » (= présenté). Graphie mauvaise de l'anc. w. « skinker » (offrir en cadeau ; néerl. *schenken*) ; voir GRANDG., p. 636, note ; — p. 220 « baiche » (traduit : goulet), p. 273 « bacque » (traduit : bief) du moulin. C'est le w. *batch*, litt^t « bac » ; — p. 315 « chaire esprinsée » (viande pressée). Comparer plutôt p. 394 « prinsel » (viande salée) et GRANDG., v^o *sprinchî* ; — p. 356 « houyon » (homme marié). On pourrait renvoyer à d'autres auteurs attestant l'existence de ce mot à Givet, à Chimay, etc. ; — p. 384 les graphies « estorchoir, torchoir » étonnent ; on attend « escorchoir » (cf. le jodoignois actuel *chwarchau*, liég. *hwèrcâ*) ; — p. 486 « Maroie le Coustri ». Traduire le surnom : *lë Costrë* « la couturière » ; — p. 807 « mecaise bierre » (1688). Vocable inédit, qui fournit

un antécédent à un terme que j'ai noté à Lumay : *dèl mèykès'* « de la bière de qualité inférieure ».

L'index des mots wallons aurait pu admettre quelques termes de plus : *pièce* « perche » (p. 159 et ailleurs), *lénçou* « drap de lit » (p. 489), etc. ; — on aurait pu y faire place aussi à des mots actuellement désuets à Jodoigne, mais attestés ailleurs, par ex. à Liège : p. 126 « hayner » (cf. p. 580 « hèyne »), p. 140 « paiste », p. 157 (et ailleurs) « ter(r)asse » (solive), p. 685 « tresse » (tréteau), etc. ; cf. DL *hagner*, *passé* 2, *tèrâsse*, *trèsse*.

Voir infra, n° 52, l'examen de la partie toponymique de ce beau livre, qui honore grandement son auteur. [E. L.]

19. JEAN HAUST. *Médecinaire liégeois du XIII^e siècle et médicinaire namurois du XV^e* (*Manuscrits 815 et 2769 de Darmstadt*). (Acad. R. de Langue et de Litt. fr. de Belgique, Textes anc., t. IV ; Bruxelles et Liège, 1941 ; 216 p. in-8°). — L'objet principal de cet ouvrage est l'édition du médicinaire liégeois du XIII^e s. Le manuscrit qui le renferme provient de l'abbaye de Saint-Jacques à Liège ; il est conservé depuis 1805 à la bibliothèque grand-ducale de Darmstadt. Quant au texte, il en occupe le dernier codex (32 pages de 35 lignes). A deux reprises déjà, on l'avait signalé ; mais il était encore inédit.

Si, au point de vue artistique, le médicinaire n'a aucune valeur, il présente, au point de vue scientifique, un très grand intérêt. Il touche, par son contenu, à la médecine, à la botanique, au folklore ; par sa langue, il fournit une documentation considérable sur le dialecte régional au moyen âge. Selon toute vraisemblance, il a été écrit ou du moins copié par un liégeois ; et il nous éclaire beaucoup mieux que les textes littéraires sur le parler de la vie courante.

Le travail de présentation et d'édition offre déjà un

caractère particulier grâce à la personnalité même de l'éditeur. Tandis qu'A. BAYOT, l'éditeur du *Poème moral*, était surtout médiéviste, J. H. est surtout dialectologue. Et dans l'édition du *Médecinaire*, c'est bien un dialectologue averti qui emploie son expérience des parlers vivants à expliquer tout ce qui — graphies, formes, mots et tournures — a quelque rapport avec le dialecte liégeois.

Avant d'aborder le *médecinaire* lui-même, J. H. consacre quelques pages à un texte bien curieux, qui figure au f° 40 r. du ms 815. Il s'agit de quelques recettes en langue vulgaire, recettes autographes, écrites à Liège par un Liégeois vers 1400. En voici un fragment : « Por estinde le fowe de saint anthone v atre fowe prendeis de roges floures de crussode ki soient couloutes en secce teins ». Ces quelques lignes, qui sont datées avec précision, qui émanent d'un Liégeois authentique et où « l'on reconnaît d'emblée le dialecte local à peine francisé » (p. 12), constituent sans doute le meilleur témoignage que nous ayons sur le dialecte liégeois avant les premières œuvres patoises du XVII^e siècle.

L'édition proprement dite commence par une longue introduction où se trouvent étudiés avec une précision minutieuse la langue et le contenu du texte. Ce sont les sections II, III, et IV qui retiendront surtout l'attention des dialectologues et des philologues. Au long d'une cinquantaine de pages, avec sa concision habituelle, J. H. accumule les observations. Il met en relief les particularités de la graphie, de la grammaire et du vocabulaire. A tout moment, il retrouve dans le vénérable texte l'attestation de phénomènes ou de termes wallons. Ici, ce sont des faits phonétiques, comme l'assourdissement des consonnes finales (*chaut oille*, p. 20) ; là, des mots rares ou inconnus (p. 60-71) comme *talau*, un hapax mystérieux qui désigne une maladie du porc et que J. H., au cours de l'impression de

l'ouvrage, a retrouvé par miracle à Durbuy sous la forme *talâwe*. — Après l'introduction, viennent le texte, un commentaire et un index, le tout présenté ou rédigé de main de maître.

Le second médecinnaire, qui est namurois, qui est beaucoup moins long et remonte seulement au XV^e s., ne manque pas d'intérêt. Il est édité avec le même soin que le premier. Mais l'introduction et le commentaire sont, comme de juste, fort brefs.

REMARQUES : P. 14, note 5 : au lieu de *faciis*, lire *facijs*, qui est dans la reproduction du ms et dans la transcription, p. 13. La forme est difficile ; l'éditeur traduit « fassiez » ; mais ce doit être un impératif, comme *prendeis* ligne 7 ; ne serait-ce pas l'analogue du franco-wallon moderne *faisez*? — P. 15, note 6 : pour le double *i* de *maladiies*, même remarque que pour *faciis* p. 14 ; de plus, ce mot, comme *garira*, est une forme française ; il ne coïncide pas tout à fait avec le liég. mod. *maladèyes*. — P. 17 : est-il prouvé que le scribe « avait sous les yeux d'autres manuscrits de langue romane (du picard sans doute) »? — P. 23, 12 : peut-on dire que « *aigue* eau, *laingue* langue, *languor* langueur = liég. *êwe*, *linwe*, *lanwe* »? Le signe = paraît équivoque. Le *g* des trois formes et la finale *-or* de la dernière n'avaient-ils aucune valeur? — P. 23, 16 : à propos du groupe *bl*, l'éditeur distingue les formes savantes (*table*, *amiable*, *pasible*...) et les formes populaires (*nulleie*, *savelon*, *paisule*...) ; les formes de *paisible*, w. *pâhîle*, sont toutes deux hybrides. — P. 24, 17 : est-il bien sûr que *quailé* 504 représente le liég. **cwayî*? N'est-ce pas une simple graphie du fr. *caill(l)é*? — P. 24, 18 : il paraît douteux que « *loinge* ou *longe* (fém. de *lonc*) et l'adv. *longement* » se soient prononcés « *-ogn-* plutôt que *-ondj-* ». — P. 25, 22 : n'est-il pas dangereux d'écrire *avuec* quand le ms donne

avec? *avec* est la forme ordinaire du ms et *w* peut se lire *v*. — P. 37, 71 : s'agit-il bien d'une réduction de diphtongue dans *boveis* « buvez », *peissons* « poissons », *w. pèhons*, etc.? — P. 56, 96 : les formes étranges de « manger », *mangoist*, etc., sont expliquées par un hypercorrectisme, le scribe ayant transposé *eu* de *manjeus*, *manjust*, d'après une équivalence fr. *oi/w. eu* (cp. *heure* « hoir », à côté de *oir*) ; l'explication est naturelle, mais elle est infirmée par le fait que pour -ô r e m, p. 34-5, on ne trouve pas une seule fois la graphie *eu*.

Ces remarques, on le voit, concernent des détails très menus. On peut dire que, par leur nature même, elles soulignent indirectement la qualité de l'édition. Quoique ce nouveau livre se rattache à un domaine, celui de la dialectologie historique, que J. H. n'avait guère touché jusqu'à présent, il tiendra une place d'honneur parmi les œuvres du maître de la dialectologie belgo-romane. Et il tiendra sans aucun doute la même place dans la collection de textes anciens que l'Académie avait brillamment inaugurée en 1929 par l'édition du *Poème moral*. [L. R.]

20. ALBERT HENRY. *Testi valloni antichi e moderni*. (Istituto di filologia romanza della R. Univ. di Roma. Testi e manuali a cura di G. Bertoni ; n° 14 ; in-12, 164 p., 1940 [paru en 1941]). — L'auteur est un jeune romaniste d'avenir, dont les publications déjà nombreuses ont conquis l'estime des connaisseurs. Son nouvel ouvrage est le premier « recueil de textes wallons » qui paraisse à l'étranger : il mérite donc qu'on le salue avec sympathie et qu'on l'examine avec bienveillance. Hélas ! cet opuscule intéressant voit le jour dans des circonstances défavorables : A. H., prisonnier en Allemagne, n'a pu revoir les épreuves ; une note, p. 9, dit que le Directeur de la Collection s'est chargé de ce soin. Le résultat, surtout dans la partie moderne,

est franchement déplorable (1). Seule, une nouvelle édition pourra rendre service à l'enseignement universitaire. — L'introduction, p. 9-22, définit brièvement la Wallonie, ses dialectes et leur valeur linguistique, la littérature et les principaux caractères du wallon. Pour le moyen âge, l'auteur, en termes un peu embarrassés, admet une « *litteratura scritta in un vallone incosciente, non palesato, se volete, ma litteratura dialettale senza dubbio, almeno, regionale* ». On a vu (BTop., XV, p. 233-244) quel est notre sentiment à cet égard ; nous n'y reviendrons pas. Constatons seulement que l'auteur se montre large à l'excès dans le choix des textes anciens (36 extraits, p. 29-85). Ces textes, en général, sont bien présentés, pourvus de notes critiques et glésés par un médiéviste de métier. Quelques chicanes cependant. P. 65, dans l'extrait de J. D'OUTREMEUSE, relatif à la découverte du charbon (IV, 541-2), *cueree*, variantes *coir*, *ouraiqe*, serait, nous dit-on, un dérivé de **cuere* (DL *cwè c o r n u*) ; mais un tel dérivé est impossible et la leçon *cueree* ne vaut rien ; elle remplace peut-être *ouereu* (liég. *ovreû* ouvroir, atelier) ; — p. 69, le passage de la *Geste de Liege* (III, 415-6) présente un texte dont le premier éditeur BORGNET a mal interprété le début. Il est surprenant qu'A. H. n'ait pas eu recours à l'excellent *Glossaire de la Geste* (1882), où l'érudit SCHELER relève, à charge de BORGNET, « un véritable feu roulant d'erreurs et de monstruosité linguistiques ». Ainsi, au v. 2, *la vier, u...* ne signifie pas « la pêcherie, où... » mais « là vers où... ». Quant aux v. 4-7, SCHELER lui-même (p. 135) n'a pas réussi

(1) P. 89 *lonke* l. *louke* ; 90 *con*, d' *norer*, l. *cou*, d' *morer* ; 92 *Crespon*, *rassouler*, l. *Crèspou*, *rassonler* ; 93. *moûsse*, *vont*, l. *mousse*, *vout* ; 94 *ci font*, *tond*, d' *s-âye* l. *ci fout*, *toud*, d' *sâye* ; 96 *très tout*, *monssis*, *warons*, l. *très tont*, *moussis*, *warous* ; 98 d' *bièrdjê*, *nape*, l. l' *bièrdjê*, *mape* ; 120 *tch'vaus*, *rassonné*, *rètèr'nut*, l. *tch'faus*, *rassonné*, *rintèr'nut* ; 121 *on l' bûre...* *on l' cafeu*, l. *où...* ; *coûr*, *tch'vjas*, *eût doç'mint*, *ans bièsses*, l. *coû*, *tch'fias*, *cût doûç'mint*, *aus bièsses* ; 131 *furin* l. *fwîn* ; etc., etc.

à les comprendre. Les voici, tels qu'A. H. les reproduit : « C'est li miedre cervoise de nostre region : Quant est stasse et rassize et si fait ly lyon Par dedens l'eskerval d'une quarte environ, Adont ly bons Galois boivent a grant gorgon ». Il faut supprimer [:] après *region* ; mettre [,] après *rassize* ; corriger *stasse* en *stalle* [= étale, qui repose depuis longtemps ; cf. mon éd. du *Médecinaire* du XV^e s., p. 214] ; corriger *lyon* en *legion*, rimant avec *region* ; enfin interpréter *eskerval* (ou *-vai*?) par l'anc. liég. *skarway* [= néerl. *schaarwacht* ; GRANDG., p. 587]. Résultat : « C'est la meilleure cervoise de notre région quand elle est bien reposée ; et, si la légion (= troupe), au corps de garde, dispose d'une quarte environ, alors les joyeux compagnons boivent à tire-larigot » ; — p. 70, *arvauz* = afr. *arvout*, non *arvolut* ; *sens reveals* = sans plaisanterie, sérieusement, plutôt que sans conteste ; — p. 84, « *Poillevace* (= pille vache) ». Inexact ; *poille* est du v. *peler* (écorcher). — P. 89-146, trente extraits d'œuvres modernes. L'auteur ne prétend pas faire une « anthologie » ; il considère l'intérêt linguistique plutôt que la valeur littéraire ; tout en accordant la grosse part au liégeois, il veut offrir un spécimen des variétés dialectales importantes. L'ensemble est réussi, sauf la pièce *Tot seû* de VRINDTS (p. 118-9), qui est vraiment faible. La plupart des textes sont tirés de bonnes éditions, parues récemment avec commentaire ou traduction. Nous avons donc peu de chose à critiquer, à part les coquilles dont certaines pages sont criblées. P. 102, *batis'* est traduit par l'italien *budino* (?) ; cf. DL s. v. ; — p. 104, dans le « Sermon burlesque contre la coquetterie » (dial. namurois), où *lès ramponôs* sont énumérés à côté des coiffures et des boîtes à poudre, il ne s'agit évidemment pas de « passe-café », mais bien de colifichets mis à la mode par Jean Ramponneau au XVIII^e s. (Maurice Piron a retrouvé une pièce analogue en namurois : *Siermon des*

Feummes à la Ramponnau); — p. 105, il n'est pas sûr que *fé* vienne du latin *fare*, cf. BTop., VIII, p. 454; — p. 122, le nam. *sôyi* est expliqué par *soyi se care* (!). Il s'agit du nam. *sauyi*. « étendre la paille pour la litière »; cf. BTop., VIII, 459; — p. 123, le liég. *ameûr* est mal traduit par « amour »; cf. DL *ameûr* (= sève, humorem); BTop., VIII, 453; — p. 133, *amon* reproduit évidemment *ad mansiōnem*; supprimer le point d'interrogation; — p. 134 et 136, l'auteur rattache au nam. *cheûre* (= DL *heûre* 3), les formes *chawyant* et *chawyé*, du v. *chawyè* à Awenne (= DL *hayî* 1)! — p. 145, *pou d'è fé* « pour en faire », en dialecte de Charleroi; *d'* n'est pas « euphonique »; écrire *dè* (= en); — ibid., *stiède* (essuyer) n'est pas l'équivalent du liég. *stwède extorquere*; c'est une belle survivance de l'afr. *esterdre extergere*. On dit *stiède* à Charleroi, Viesville, etc., *stiërde* à Nivelles, Braine-le-Comte, La Louvière, etc. De telles confusions, rares d'ailleurs, montrent que, chez l'auteur, le walloniste n'est pas encore à la hauteur du médiéviste. Il y arrivera. [J. H.]

Littérature dialectale.

— Voir le n° précédent, deuxième partie.

21. *Le dialecte liégeois au XVII^e siècle* [3^e série]. *Dix pièces de vers sur les femmes et le mariage*, éditées par JEAN HAUST. (Collection « Nos Dialectes », n° 11, Liège, Vaillant-Carmann; in-8°, 104 p.). — Avec un zèle infatigable, J. H. poursuit la publication de nos anciens textes dialectaux, selon un plan unique adapté aux exigences de la philologie moderne. Ce nouveau volume groupe dix textes d'époque, de forme et de longueur différentes, apparentés par le sujet, sinon par le ton et l'esprit : à côté des doléances du veuf désabusé et du pauvre diable chargé de famille, à côté des satires sur la toilette exagérée et l'humeur des

femmes, voici la scène de ménage dans sa crudité réaliste, voici les plaintes sarcastiques de la « mau-mariée » affligée d'*on baron qui n' sét s' m'estî*, et, enfin, l'humble chanson d'amour.

Les textes sont établis avec une constante préoccupation de rester fidèle au témoin de base ; cette prudence n'a d'égale qu'une connaissance merveilleuse du parler liégeois dans ses nuances les plus intimes, ce qui, par ricochet, donne aux rares corrections proposées une autorité qui en garantit la valeur. Des notices condensées où s'affirme, avec l'érudition de l'éditeur, son goût littéraire ; une analyse précise des particularités de graphie et de dialecte de chaque œuvre ; un commentaire sans longueur ni lourdeur, qui apporte aux difficultés de lecture et d'interprétation des solutions heureuses ou ingénieuses (p. 12 *haclot et viker so s' pique*, p. 37 *fé l' panî monter*, 80 *rèbeûs(e)*, 91 *bouc-èt-hèlène*, etc.) : tout cela, joint à l'intérêt même de ces pièces, inédites ou rares, dont quelques-unes sont assez joliment enlevées, compose un volume qui sera précieux pour l'historien des lettres wallonnes et le dialectologue. Peut-être l'eût-il été encore davantage si certaines pièces manuscrites n'étaient involontairement restées inconnues de J. H. Quoique l'une ou l'autre de celles que nous avons en vue (1) remonte seulement au XVIII^e siècle, elles n'auraient pas déparé un recueil qui renferme au moins deux pièces (VI et IX) d'une date aussi tardive.

(1) Citons : *Tchanson ou dialogue inte Dj'han qui plôye èt Lînetè Makéye* (fol. 8 v^o-9 v^o d'un recueil de chansons qui nous a été communiqué depuis lors), idylle charmante, digne pendant du n^o X : *O ! bondjoû, m' binaméye Zabé !* ; — « Acte de conduite, conversation et mariage contracté » (conservé dans une copie de F. BAILLEUX), satire, en liégeois de l'Est, de deux époux mal assortis ; langue curieuse et archaïque ; — *Paskéye novèle d'ine djône mariéye èt d'on pauwe mâ-marié* (id.) attribuée à W. Moureau (ou Moreau), chanteur populaire qui ne manquait ni de facilité, ni de verve gauloise. Cette pièce remonte aux environs de 1740-1760 ; les deux autres paraissent plus anciennes.

Pour VI, on adoptera la datation — 1750 plutôt que ± 1680 ; l'écriture du manuscrit, que nous avons vu (Bibl. Roy., n° 19388) paraît bien moderne en regard des textes rédigés vers 1700 par exemple (1). On sait qu'il est d'ailleurs impossible de dater à cinquante ans près beaucoup de nos vieilles *paskèyes*, et vain de distinguer à tout prix la production du XVII^e siècle de celle du XVIII^e. On admettra plutôt, dans bien des cas, un large entre-deux qui prolonge notre indécision de la fin du premier au milieu du second.

Comme il se doit, les notes expliquent surtout les faits de langue. La pièce IV, chanson contre les « bragueresses », hérissée de détails obscurs sur les toilettes de l'époque, mériterait un commentaire archéologique. Le v. 54 parle des *botes fèrèyes* [avec] *lès coûtés d'vins* : détails obscurs. Or, d'après M. EUG. POLAIN, il convient de noter qu'aux chaînes en argent enroulées à la ceinture était suspendue, sur la jupe, une *boîte* garnie d'ornements en fer contenant un ou deux couteaux. Il faudrait donc corriger *bote* en *boite* (*bwète*).

Le morceau de résistance du volume est la *Pasquèye so l' caractère dès mâlès feumes*. Pour en établir l'édition critique, J. H. a disposé de quatre témoins. Nous venons d'en découvrir un cinquième : c'est un placard à 3 colonnes (0,335 × 0,235) inséré dans le vol. 29 (fol. 10) de la collection Duriau, à l'abbaye du Val-Dieu près d'Aubel. D'après notre examen, le texte est tout à fait semblable à celui de A (ms Béthune) qui est le meilleur représentant de la tradition. Si ce placard est l'original, A en est une copie et perd ainsi de son importance, sans toutefois rien perdre de sa valeur pour l'établissement du texte. — A propos de *rèbeûs* (v. 29), fort bien rattaché à l'afr. *rebois*, signalons

(1) Cf. d'ailleurs l'opinion de J. H. ici même (BTop., t. XI, p. 158). — Sur l'avis des archivistes interrogés, comp. la première édition (« Vie Wallonne », XVII, 135) avec le présent volume p. 56.

que la variante *rèveûs* se retrouve dans l'« Acte de conduite » cité ci-dessus p. 301, note.

Il importe que J. H. poursuive avec la même diligence la publication de nos anciens textes wallons : c'est une tâche délicate que, par la richesse de son expérience et de sa documentation, il est seul à même de pouvoir mener à bien. Souhaitons que paraisse bientôt une nouvelle série comprenant les pièces politiques et religieuses datées du XVII^e siècle. [M. P.]

22. JULES VIGNERON. *Sow'nance*. (In-8^o, 116 p., ill. de Ben Genaux, Gilly, L'Édition Moderne, [1941]). — Choix posthume d'œuvres en vers et en prose de J. VIGNERON (Courcelles 1881-Charleroi 1941). Aucune pièce ne donne une idée avantageuse de son savoir-faire. [M. P.]

23. HENRI VAN CUTSEM. *Clérs di leune*. (In-12, 78 p., dessin de Ben Genaux ; Gilly, L'Édition Moderne [1941]). — Quelques poèmes à forme fixe (sonnets, rondeaux, etc.), des chansons et des contes en dialecte de Charleroi. C'est naturel, alerte et proprement écrit. [M. P.]

24. BEN GENAUX. *27 au quautron. Fables wallonnes*. (In-8^o, 125 p., 30 lins de l'auteur ; Gilly, L'Édition Moderne, [1941]). — Présentées avec goût, ces fables sur les bêtes et les gens (dial. de Ransart) se recommandent par un tour piquant, une bonhomie vraiment naturelle, une langue aisée, qui coule de source. B. G. manie avec autant de brio l'outil dialectal que le crayon du dessinateur. Pourtant, la finale des fables manque souvent de trait et tourne court. [M. P.]

25. GEORGE FAY. *Trwès p'tits-èfants*. (Album in-4^o non pag., orné d'un hors-texte et d'ill. de Ben Genaux, Gilly, L'Édition Moderne [1941]). — Poème en dialecte de Gilly, d'une présentation somptueuse, suivi d'un glossaire de 8 pages. Les trois petits enfants, dont ces vers libres nous

content la pitoyable destinée, rappellent bien, par instants, ceux de la légende de s^t Nicolas ; au delà de cette réminiscence initiale, le poète a su créer une fiction assez touchante qu'il traite, non sans facilité, avec la progression dramatique et le style à ritournelles, qui donnent tant d'allure aux poèmes nivellois de FR. DEWANDELAER. [M. P.]

26. LOUIS LECOMTE. *Dédé*. (In-8°, 33 p. ; préface de JOS. CALOZET, ill. de G. Camus ; Gilly, L'Édition Moderne, 1941). — Nouvelle en dialecte de Châtelet. Cette esquisse psychologique qui dépeint le premier bonheur — à peine rêvé, sitôt détruit — d'un enfant des *corons*, révèle une pénétration et un art de la composition remarquables (il s'agit ici du « découpage » de l'action en une série de tableaux présentés sous des perspectives différentes). Le caractère un peu artificiel de ce genre d'écriture est heureusement combattu par le naturel et la vérité de la langue. — Le glossaire de 7 pages qui termine le volume laisse à désirer ; il est mal ordonné et les définitions sont parfois déconcertantes. [M. P.]

27. A. MARCHAL. *Li dèrène chîje*. (Gr. in-8°, 203 p. ; lino de J. Riga ; Gilly, L'Édition Moderne, 1941). — De la même veine que *Au tîmps des nâtons* (1937), ce nouveau recueil de contes villageois en dialecte de Durnal se distingue par les mêmes qualités : fermeté et précision du style, don de créer une atmosphère, originalité des images. Il faut beaucoup d'art pour renouveler un thème aussi usé que celui des *macrales*, des *nâtons*, des *lum'rotés* et des *gades d'ôr*. A. M. y réussit parfaitement parce qu'il base l'intérêt de ses contes sur des valeurs poétiques (sentiment très vif de la présence du passé, animisme ingénu prêté aux choses familières) qui retiennent le lecteur au delà de la narration pure et simple. [M. P.]

28. « Pro Wallonia », 6^e Annuaire de l'Association royale

littéraire wall. de Charleroi, 1941 (Gilly, L'Édition Moderne, 79 p., ill. de BEN GENAUX). — Cet annuaire, qui reparait depuis 1939, groupe des textes littéraires en dialecte et des études documentaires. Préparé avec soin, édité avec goût, varié et vivant, il revêt une tenue bien supérieure à celle des productions du même genre ; on peut le donner en modèle aux autres cercles du pays wallon. — Outre des contes et des poésies qui ne sont certes pas tous d'égale valeur, signalons, dans ce volume, de courtes notices de J. VANDEREUSE sur des sociétés ou des auteurs du terroir (p. 9-11, p. 65 ss.) et un glossaire des noms des oiseaux en carolorégien (cf. n° 63). [M. P.]

29. JOSEPH FAUCON. *Dins l' courti d' mès pinséyes*. Poésies en dial. du Rœulx. (La Louvière, 1941 ; in-8°, 56 p.). — Ce quatrième recueil de J. F. a le charme savoureux des précédents. En des vers d'une aimable simplicité, d'une langue châtiée et harmonieuse, le poète évoque les paysages et les souvenirs de sa jeunesse. Un glossaire copieux (p. 43-53), où l'on pourrait ajouter *flinke*, *bimbin*, *bénis'*, *bèbète* p. 9 ; *grid'ler* p. 15, *tant qui* (= tandis que), p. 17 ; etc. [J. H.]

30. Peu de périodiques ont paru : l'*Almanaque Polyte Criquegnote n° 2, pour 1942, par J. Lariquette* [= ANDRÉ DELZENNE], in-12, 64 p. ; rue aux Gades, 33, Ath ; recueil de contes humoristiques ; — *Almanach Mathieu Laensbergh pour 1942* (317^e année, in-16, 126 p. ; Liège, Vaillant-Carmanne), avec des wallonnades de NICOLAS TROKART. — Voir aussi n°s 35 et 39. [J. H.]

Histoire littéraire. Critique.

31. Les derniers fascicules de la *Biographie Nationale* publiée par l'Académie Royale de Belgique donnent, sous la signature de CHARLES DEFRECHEUX, des notices précises

et bien documentées sur quelques poètes et chansonniers liégeois du siècle dernier : JEAN-JOS. THIRIART (t. XXV, col. 1-3 ; 1930-1932), GUSTAVE THIRIART (*ib.*, col. 3-5), MICHEL THIRY (*ib.*, col. 11-13), HENRI-JOS. TOUSSAINT (*ib.*, col. 506-508). L'adaptation de *Tartuffe* par ce dernier nous paraît jugée avec trop d'éloges ; au surplus, le *Djan'nèsse* d'HENRI SIMON ne lui doit presque rien. [M. P.]

32. JULIEN FLAMENT. *Le Théâtre liégeois au XVIII^e siècle*. (Annales Prince de Ligne, t. XVIII, p. 178-184, Bruxelles, 1937). — Analyse sommaire, dont la documentation est tirée de la notice d'U. CAPITAINE, dans l'édition de 1854. Cf. n^o suivant. [M. P.]

33. LOUIS LAVOYE. *Le Théâtre musical liégeois au XVIII^e siècle*. (*Ibid.*, p. 185-194). — Étude, du point de vue musical, des quatre opéras wallons de 1757-58. J. HAUST (éd. crit. du *Voyèdje di Tchaufontaine*, 1924, p. 11-12) avait signalé comme probable l'influence du compositeur J. N. HAMAL sur les origines de ce théâtre, phénomène isolé et unique dans la période ancienne des lettres wallonnes. L. L., à son tour, développe la même idée et suggère de rapprocher, pour le genre, ces livrets « burlesques » en patois des opéras en dialecte napolitain que Hamal a connus durant son séjour en Italie. Cette hypothèse intéressante rejoint celle qu'avait proposée, en 1930, A. AUDA dans *La musique et les musiciens de l'ancien Pays de Liège* (p. 203). — Le théâtre liégeois se continue par *Li mâlignant* (1789) de l'abbé Hénault que L. L. place à tort à la suite des opéras de B. E. Dumont. Ces derniers datent probablement du début du XIX^e siècle. En outre, ils ne sont pas tous perdus : le texte — médiocre — du *Bronspot' di hougar ou Lîna l' sav'tî* a paru en 1887 dans ASW, n^o 12, p. 119-145, et la partition, d'après AUDA (*o. l.*, p. 220), figure à la bibliothèque du Conservatoire

Royal de Liège (Fonds Terry, n° 705). Quant à *Ine pèrique è marièdje*, nous venons de retrouver le texte des chants dans une copie de 1850 environ. [M. P.]

34. LOUIS MICHEL. *Les méthodes des sciences sociales et l'étude des œuvres littéraires de la Wallonie*. (Revue des Langues vivantes, t. VII, n° 1, p. 9-16 ; 1941). — « La question est de savoir ce que signifie exactement, comme expression de réalités concrètes, le qualificatif *wallon* appliqué aux œuvres et aux auteurs [de la Wallonie] » (p. 11). Pour résoudre cette question, L. M. propose de soumettre chaque cas à une enquête dont il fixe en détail les divers points. — Article original par les méthodes qu'il préconise et par les vues qu'il ouvre sur l'histoire culturelle de la Wallonie. Nous pensons néanmoins qu'on évitera difficilement tout arbitraire si l'on s'efforce d'identifier la qualification de *wallon* à des réalités morales ou sociales communes à certaines catégories d'ouvrages de l'esprit. [M. P.]

Ethnographie. Folklore.

35. *Le Pays gaumais*, 2^e année, 1941 (Virton, in-8°, 96 p.). — Dans BTop., XV, 252, nous avons salué avec sympathie la jeune revue régionaliste qui paraît à Virton, sous la direction de E. P. FOUSS. La 2^e année contient notamment, p. 23-37, un article de RAYMOND SAUSSUS sur *l'Industrie de la grosse vannerie à Saint-Mard*, avec détails abondants et nombreux clichés. Le vocabulaire technique comprend des mots curieux : *sèrpiyon* (serpillon) ; *chawèy* (classer les osiers suivant leur grandeur), où nous reconnaissons e x a e q u a r e égaliser ; *couchot* (petit ciseau à lame mince), diminutif de *couch'* (court) ; et surtout le *tchâne* (croisillon autour duquel commence le tressage de l'osier dans la confection du van), où nous verrons un magnifique représentant de c a r d o (gond, pivot), qu'il con-

vient d'ajouter au *FEW* (1). — P. 41-51, ADRIEN NICLOT, *Un jeu de billes en Gaume : le jeu de ligne*, avec une incroyable variété d'expressions et de formules, recueillies dans une trentaine de localités. — P. 52-53, PROSPER MICHEL, *La budaye ou grande lessive à Saint-Mard*, évocation du passé. — P. 65-67, deux petits textes gaumais. [J. H.]

36. [ROGER PINON]. *Questionnaire des jeux et divertissements enfantins*. (Broch. in-12, sans pagination ; Charleroi, 1941). — Contient près de six cents questions précises se rapportant aux jeux de courses, de saut, de métiers, de devinettes, de balançoire, de billes, de toupie, aux jouets fabriqués par les enfants, au calendrier enfantin, aux danses, aux amusettes, etc. R. P. fait preuve d'une connaissance approfondie du sujet. Son questionnaire est plus qu'un instrument de travail préparant l'élaboration d'un *corpus* du folklore enfantin en Wallonie : par la documentation qu'il met en œuvre et l'analyse fouillée des faits qui amorcent l'enquête (cf., par exemple, le riche questionnaire sur les jeux de billes, nos 254-303), cet inventaire est déjà une précieuse contribution à l'un des aspects les moins explorés de notre folklore. [M. P.]

37. *Chansons populaires de l'ancien Hainaut recueillies par ALBERT LIBIEZ*. (In-8°, t. I, p. 1-90, Bruxelles, 1939 ; t. II, p. 91-179, *ibid.*, 1941). Publ. de la Commission de la vieille chanson populaire. — Ces deux premiers volumes d'une série qui en comptera cinq rassemblent les chansons patriotiques, historiques, locales, religieuses (t. I), les chansons de circonstance, de marche, de conscrits et de métiers (t. II) : soit 144 textes, en français et en picard, avec transcription musicale, notés principalement dans le

(1) Pour le détail, voir J. HAUST, *Causerie sur le parler gaumais* (*ibid.*, 3^e année, 1942, p. 11).

Borinage. Quelques chansons historiques françaises (ce ne sont pas les moins curieuses) proviennent de vieux cahiers du XVII^e et du XVIII^e siècle que l'éditeur a eu la bonne fortune d'atteindre ; elles justifient, par leur origine probable et leur sujet (sièges de Lille en 1708, de Landrecies en 1712, etc.), l'expression d'ancien Hainaut contenue dans le titre. La majorité des autres chansons appartient à la tradition orale, sauf les chansons littéraires dialectales de Le Ray, Dufrane, etc., pour lesquelles il serait de bonne méthode d'indiquer l'auteur, la date et la source, c'est-à-dire l'édition suivie. — A. L. n'a pas cru devoir s'en tenir aux chants folkloriques ou même régionaux ; il accueille aussi bien *Pays de Charleroi...* que les *Chevaliers de la Table Ronde* ou *Encore un carreau d' cassé !* En somme, c'est tout le répertoire d'usage courant dans le Hainaut qui défile ici. Puisque abondance de biens ne nuit pas, on aurait tort de se plaindre de cette largeur de vues qui nous vaut du reste d'intéressants spécimens de chansons boraines sur la mine et de chansons de métiers (appels de pâtres, etc.). — Les textes sont accompagnés de notes explicatives et comparatives. Regrettons que le dialecte soit si mal orthographié (on écrit *ché* pour *ch'est*, *j'nus* pour *j'n'eus*, *cé* pour *c'est*, *hauffes* pour *aufes*, *quwèraient* pour *cwèrèt*, *tu ceus* pour *tu keus*, etc.), voire défiguré et altéré, par exemple dans la reproduction de certains textes d'auteurs connus. Rectifications : p. 44 *Tournésiens* lire *Tournisiens*, *un peu* l. *in peú* ; p. 46 *all' l. cèle*, *maiseon* l. *maseon*, *te* l. *té* ; p. 47 *six pièches dè cheong francs* supprimez *dè*, *lé* l. *li* ; p. 48 *cont'rons* l. *cant'rons* ; p. 68 *gaiand* l. *gayárd*, *d'jamais* l. *djamins* ; p. 69 *faut dalleie* l. *i faut v'nê*, *tout l' prumî*, l. *tout prumî*, *emm' pauvé-z-âm'* l. *ène p...* (et, dans la traduction p. 71, *ma pauvre âme* l. *une p.*). P. 62 *céli qu' incach* est traduit « celui que chasse » : lire *c'est li qu'incache* et comprendre « c'est elle qui chasse ». — Notez que l'avant-

dernier couplet des *Tournisiens sont là*, p. 44, a été omis. — P. 32, *Lès tois Borègn'*, chanson de l'époque de Joseph II, est publiée sans l'indication de la source (orale ou livresque?). — La vaste documentation réunie par A. LIBIEZ est le fruit d'un labeur digne d'éloges et d'encouragements. Espérons qu'avec l'aide des pouvoirs publics, les trois derniers fascicules paraîtront sans trop de retard et que l'on s'efforcera d'améliorer leur présentation. [M. P.]

37bis. ALBERT DAUZAT. *Le Village et le Paysan de France*. (Paris, Gallimard, 1941; in-8°, 220 p.). — Livre excellent, agréable et instructif, abondamment illustré, où l'auteur, un maître en vulgarisation scientifique, esquisse l'histoire des villages français, l'origine des types d'habitation rurale, des instruments de culture, des anciens costumes, des coutumes et traditions, des dialectes et patois, etc., et finit par prêcher le retour à la terre. Regrettons seulement qu'A. D. n'ait pas tiré parti de la belle étude d'E. LEGROS sur *le joug et la charrue en Ardenne liégeoise* (Mélanges Haust, p. 249-280). [J. H.]

Pédagogie régionaliste.

38. Pour la première fois, le « Rapport annuel sur l'Administration de la Ville de Liège » (année 1939, p. 183-4) rend compte officiellement des *Concours scolaires wallons*. Nous y puisons ces détails intéressants sur l'utilisation pédagogique du dialecte. Depuis 1934, les expériences se poursuivent régulièrement, en vue d'un double but : perfectionner chez les élèves la connaissance du français par la méthode des comparaisons ; fortifier chez eux, avec le goût des choses du terroir, l'amour de la petite patrie ». Un Comité autonome organise des concours facultatifs dans les écoles (communales et libres) de Liège et de certaines communes voisines. En 1939, 1.855 élèves ont pris

part aux concours, à savoir 1.525 pour la rédaction, 88 pour des versions, 210 pour la diction, 32 pour la composition typographique (École professionnelle du livre). On a décerné 356 prix (dons de la Ville, d'administrations publiques et de particuliers). [J. H.]

39. Les « Cahiers wallons » (Châtelet, Eug. Gillain) ont donné en 1941 les n^{os} 33 à 37 ; pour une appréciation sur ce périodique, cf. BTop., t. XV, p. 247. — Le n^o 35 forme une brochure hors-série (45 p. de pagination séparée) intitulée *Po nos scolîs*. C'est un choix de trente textes (vers et prose) d'écrivains dialectaux du namurois. Ce petit florilège, composé par L. MARÉCHAL, est destiné aux écoliers de la province de Namur. Initiative heureuse et exemple à imiter. Toutefois, pour que de tels essais trouvent écho dans le monde de l'enseignement, aussi bien que chez les élèves, il conviendrait de joindre aux textes des notes explicatives détaillées et de donner un aperçu sur leur utilisation en classe. Un avant-propos souhaite que ces lectures, en avivant chez les jeunes l'amour de la langue régionale et la fierté du terroir, éveillent en eux le goût d'écrire aussi en wallon... Ce point de vue, qui émane des milieux d'auteurs dialectaux, n'est pas celui des promoteurs du « wallon à l'école » qui s'inspirent surtout de considérations pédagogiques. Et il est à craindre que les adversaires de cette mesure d'élémentaire bon sens ne trouvent ici une arme facile pour la combattre. [M. P.]

Toponymie.

40. ARM. LOUANT. *Le matériel toponymique aux Archives de l'Etat à Mons*. (Annales du Cercle archéol. de Mons, 57, p. 147-169). — Dans quelles catégories de documents peut-on relever des toponymes au dépôt de Mons? L'auteur répond en détail à cette question. L'initiative de M. L.

est certes louable et son guide sera utile aux chercheurs ; mais certaines critiques à l'adresse des « premiers conservateurs » et de leur classement « arbitraire » paraîtront peu justifiées. [J. H.]

41. HUBERT BURTON. *Olne et Rianwez à Awan*. (Liège, 1940 ; in-8°, 120 p.). — Il s'agit d'Awan-sous-Aywaille. L'auteur fait l'histoire de deux seigneuries féodales, aux confins de la principauté de Stavelot-Malmedy et du pays de Luxembourg. P. 108-118, un dénombrement des biens en 1717 contient bon nombre de toponymes. [J. H.]

42. WILLY LHEUREUX. *Histoire de Villers-le-Peuplier*. (In-8°, 107 p. ; impr. à Landen en 1939). — Ouvrage posthume d'un élève-instituteur. A signaler les p. 14-22, utile contribution à la toponymie locale ; p. 20, *Fond Delmais*, « mais signifierait borne » ; il s'agit de *mé* (maie, pétrin), pris au figuré ; p. 21, la *Hurkinette*, un des points culminants (157 m.). [J. H.]

43. LUCIEN ROGER. *Notes toponymiques*. (Inst. archéol. du Luxembourg, Bull. trim., 17, p. 30-32 ; 1941). — Ces notes concernent 1. *cul* et ses dérivés, désignant l'extrémité d'un territoire ou d'une localité (ajouter cependant que *culotte* peut rappeler le contour découpé de certains terrains) ; — 2. les *Morts-hommes*, le *Mort-homme*, la *Morte-femme* et autres, évoquant un événement tragique ou une découverte macabre ; — 3. *Sensenruth*, nom d'une commune et d'un l.-d. sous Ochamps. Renonçant à y voir du « saule », l'auteur propose, pour le premier élément, un adjectif dérivé de *salsus*. Il admettrait l'existence, au moyen âge, de sources salées en Ardenne ; comp. *Saussure*, ancien nom de Carlsbourg. [J. H.]

44. V. BALTER et CH. DUBOIS. *Lieux-dits du Canton de Fauvillers. Essai de toponymie*. (Impr. St Norbert, Ton-

gerloo, 1941 ; in-8°, 112 p.). — Cinq communes, situées à la frontière linguistique du sud-ouest sont ici étudiées, dont deux wallonnes (Witry et Hollange), deux allemandes (Martelange et Tintange), la cinquième bilingue (Fauvillers). Les auteurs sont des archéologues de valeur, qui connaissent à fond leur région et qui en étudient les toponymes surtout pour en dégager des éléments historiques. Leur travail fournit de précieux documents et des interprétations plus ou moins heureuses. Pour les noms germaniques, qui forment la majorité, je renvoie au compte rendu d'A. BERTRANG (1). Dans la partie romane, le dialectologue est loin d'être toujours satisfait. La graphie wallonne est parfois absente ou inexacte : Wisembach se dit en w. *wîzanba*, Tintange *tîtindje*, Remoiville (p. 69) *r'mwavèye*, Volaville (p. 70) *vlèvèye*, Traimont *trēmōnt* (expliqué par *ultra montem* !); sur Gellet (p. 98) *su djèyè*; au Chay (p. 102) *o chē*; etc. — La disposition adoptée (par communes et sections) est peu pratique, car elle expose à de fréquentes répétitions. Ainsi, le l. d. *roteû* figure six fois : p. 13, 32, 47 et 95, défigurés en *Roten* ; p. 74 *au Routeux* ; p. 101 *le Roteux*. Chaque fois, on l'explique par le latin *rota* (!) roue, char, d'où « chemin usé par le charroi ». Or il s'agit d'un mot bien connu dans la région, litt^t **routoir*, moyen de *roter* marcher, dér. de *r u p t a rote, route* : c'est une « fausse voie », un chemin assez large qui se perd dans les champs et qui servait jadis à la herde. — Pour compenser l'éparpillement de la matière, il faudrait un index final. Par exemple, *-fet* devrait grouper *Jalifet* 72, *Sorifet* 74, *Waffet* 75, *Pesayfet* 78, *Nablifet* et *Noviaufet* 81, *Sosafet* 92, *Wibatifet* 101, et aussi « *Minafet* » (p. 97, dans un texte de 1708). Les auteurs y voient un *f a g e t u m* (hêtraie), alors que *fè* est la forme wallonne de *fain(g)*, *fin* (cité p. 11 et 84).

(1) Inst. archéol. du Luxembourg. Bull. trim., t. 18 (1942), p. 16-19.

Ils connaissent cependant (p. 74) mon étude sur ce toponyme, mais il faut croire qu'elle ne les a pas convaincus. — On regrette d'autres méprises : p. 11 et 98, *golettes* est expliqué par petites perches ou gaules ; il s'agit de « goulettes », dér. de *g u l a* (DL *golète* 2) ; — p. 17, on tire de l'all. *gemeinde* les l.-d. *guemagne, quemenaïlle, agueminces* ; il faut s'adresser, pour les deux premiers, à *c o m m u n i a* (liég. *lès k'mognes*), *c o m m u n a l i a* (liég. *com'nèye*, l.-d. de Slins) ; le dernier, prononcé *áj'minces*, est l'anc. fr. *aisemences* ; — p. 17, la *hètche* n'a rien à voir avec l'all. *heck* (haie) ; c'est litt^t « la hache », dér. verbal du même type que l'all. *hacke* action de houer, c.-à-d. ici terrain à houer (cf. mon *Enq. dial. sur la top. w.*, p. XIII). De même la *Hache*, w. *hètche*, à Hollange, où les auteurs voient un terrain « ayant la forme d'une hache » ; — p. 21, champ des *Waffes*. « *De v e s p a*, guêpe ». Impossible ! — p. 68, *chená* = chenal, sans rapport avec l'anc. fr. *chenail* (w. *cina*) ; — p. 72, les *lavis* sont des terrains irrigués, non des canaux d'irrigation ; — p. 79, *cawé* = écoué, et non « creux » ; — p. 91, le latin *l u c u s* (bois) n'a pu donner le l.-d. *Loup* ; — p. 92, *spineux* vient de *s p i n ê t u m* et non de l'all. *spinnen* filer ; — p. 102, sur *chayère*, trois conjectures inutiles ; c'est prob^t « ardoisière » ; — p. 104, *a my* = emmi, *i n m e d i o*. — P. 9, *Menu-fontaine* : l'explication savante « *Villa mundi fontis* » paraît bien artificielle si l'on compare *Menu-Goutte* (Straimont Ne 50), w. à *m'ni-goute* ; *Menu-Chenet* (Noire-fontaine Ne 54), w. à *m'nú-tch'nè*. — *Hotte* (w. à *hote*, en patois all. *Hatten*) n'a rien de commun avec les l.-d. (*H*)*osté* ; comparez plutôt *auf den Hóten* à Wisembach (p. 30). Le sens probable est « huttes, cabanes ». — P. 67, dans *Winville*, le premier élément serait « *auwe* eau, ou *wé gué* ». Nous y voyons plutôt le n. d'h. assez fréquent *Wadingo*, par lequel on explique notamment *On* [Ma 36].

La tâche des auteurs était difficile. Pour éclaircir tant

de toponymes germaniques et romans, il faut posséder à fond les dialectes régionaux ; à chaque problème, la phonétique locale doit intervenir. Il faut aussi recueillir toutes les formes orales. Les auteurs ont fait de leur mieux. Cependant, j'ai noté des l.-d. qui manquent à leurs listes copieuses : à Hotte *al sètrâlète* ; à Fauvillers *dins lès guissèles* et ruisseau du *tchèzâ*. On en trouverait certainement d'autres. Souhaitons que les auteurs nous donnent bientôt une nouvelle édition de leur intéressant travail, avec de bonnes cartes topographiques. [J. H.]

45. EDGARD RENARD. *Toponymie de la commune de Tavier-en-Condroz*: (BTop., XV, 1941, p. 15-91 ; une carte). — Un nouveau vocabulaire toponymique communal que E. RENARD ajoute à une série déjà longue. L'auteur reste fidèle à sa méthode : elle a d'ailleurs fait ses preuves. Mais le glossaire, particulièrement riche, renferme un nombre inaccoutumé de termes intéressants : *baw'gnéye*, *burlin*, *calpète*, *coyé*, *cuèp'hé*, *djèt'fô*, *fâvin*, *favince*, *fostin*, *hagnéd-gote*, *hâwi*, *hèrêye*, « heubelle » (ou -velle), *hos'*, *mazindji*, *neûhâye*, *novrâgote*, *ouh'gnéye*, *oyî* (= *eyî*?), *pièlin*, *rapion*, *roubinne*, *Taviêr*, *tulté*, « wassie » : — Remarques : p. 24, le nom de pers. *Bâwin* ne peut pas remonter à *Balbinus*, qui donnerait **Bâbin* ; — p. 27, dans « au pelé bonier », *pèlé* signifie « rongé par le bétail » plutôt que « de mauvais rapport » ; — p. 28, le terme *burlin* (so —) répond phonétiquement au fr. *brelan* (anc. h. all. *bretling* FEW, I, 518 ; DL, v° *trin-bèrlin*), mais quelle est l'origine de son emploi en toponymie ? — p. 33, l'identification de « (cortil) Rondelet » avec le n. de pers. (*E*)*râde* est fort douteuse ; on songe plutôt à un sobriquet dérivé de *rond* ; — p. 34, dans « un cortil arable condist le grand cortil », faut-il voir avec l'auteur une « francisation maladroite de *râve*, *rave* » ou bien lire « un cortil arable condist... » avec *arable* qualificatif ? La détermination ne forme pas un

pléonasma, car on appelait autrefois *courtill* une pâture proche de la ferme (voy. J. BASTIN, *Les plantes...*, p. 128-9); — p. 49, il est douteux que le terme *hazote* soit un diminutif de *hasse*, *hèsse* « échasse », car les cinq graphies du XVI^e s. ont *h-* et non *xh-*; — p. 67, au lieu de « *rin*, du latin *ramice*, rameau », lire « du lat. *ramu* » (*REW*, 7035); — p. 72-73, observer que les formes anc. du l.-d. *a li spène* montrent que le mot a connu deux autres formes : « *espinee* » 1761, « *spinée* » 1766 et « *espinette* » 1764; — p. 83, les formes anciennes de *viyèdjé*, « *Vilengal* » ± 1131, « *Villengial* » 1317, confirment que le mot se rattache à *Viyin* (Vien, hameau d'Anthistes), et non à *viyèdje*. [L. R.]

46. JULES VANNÉRUS. *Toponymie et histoire*. (Acad. Roy. de Belg., Bull. de la classe des Lettres, 5^e série, t. XXVII, 1941, p. 116-146). — Partant de constatations faites par G. KURTH à propos de *Majerou*, J. V. veut mettre en relief l'importance de la toponymie comme science auxiliaire de l'histoire. A l'appui de sa thèse — qui va de soi, mais qu'il conviendra toujours de rappeler — il présente un beau choix d'exemples. Il montre notamment comment la toponymie permet d'identifier les localités citées dans des textes anciens sous des formes énigmatiques. [L. R.]

47. JULES VANNÉRUS. *Le nom de Lowaige*. (BTop., XV, p. 135-204). — Ce problème d'étymologie est difficile. *Lowaige*, localité flamande de la frontière linguistique, porte deux noms différents : en flamand, *Larw* (1243, 1247 etc. *Lude*); en wallon, *L(i)wèdje* (DL 707; 1184 *Renirs delle Wege*, 1338 a le *Wegge*, etc.). *Lowaige*, la forme romane officielle, est une pure graphie qui n'a jamais répondu à la prononciation patoise. J. HERBILLON était d'avis que les formes romane et germanique pourraient remonter à un primitif **lude*, qui aurait donné le flam.

Lauw et que le *w.* aurait allongé à l'aide du suff. *-aticu* (p. 143). Mais les f. romanes anciennes montrent que le *w. liwèdje* est en réalité un nom fém. *wèdje* précédé de l'art. *li* ; ce serait, d'après J. V., le terme flamand *weg* « chemin » qui aurait été adopté par les Wallons. Certaines circonstances, notamment la présence de Wallons à Lo-waige, auraient favorisé l'emprunt. L'auteur étai- ses conclusions sur une documentation étonnamment riche et sur une démonstration logiquement menée. Mais peut-être aurait-il dû considérer davantage la thèse de J. HERBILLON. Est-il bien aussi évident que le croit J. V. qu'aucun lien étymologique ne puisse avoir existé entre *Wegge*, *Wege* et *Lude* (p. 165-6)? **Lud-aticu* donnerait normalement en *w.* **lowèdje*, **lwèdje*, qui, après voyelle, peut devenir non moins normalement *a l'wèdje*, *di l'wèdje*, d'où, à la suite d'une fausse interprétation qui verrait dans *wèdje* un nom féminin et dans *l* un article, *dèl wèdje* « de la *wèdje* »... Au point de vue linguistique, une telle évolution n'aurait rien d'étrange. Et, dans l'état actuel de la question, il semble bien qu'on puisse toujours hésiter sur l'origine de *L'wèdje*. [L. R.]

48. A. CARNOY. *De voornaamste namen voor omheining in de Vlaamsche en Waalsche toponymie*. (BTop., XV, 1941, p. 289-298). — Intéressent notamment le wallon les passages relatifs à la famille du latin *c o h o r t e* et à *haag*. Certaines étymologies sont sujettes à caution, par ex. celle de *Acosse* et *Acoz*, que l'auteur, p. 298, rattache à néerl. *schot*. A noter que, contrairement à ce qui est dit ib., le latin *clausus* a laissé des traces dans la toponymie wallonne : *clozin*, *clozé*, *clozore*, etc. [L. R.]

49. AUGUSTE VINCENT. *Les noms de lieux non indigènes au Congo*. (BTop., XV, 1941, p. 205-227). — Étude curieuse, et bien documentée, comme toutes celles qui sont

dues à A. V. ; l'auteur passe en revue les diverses couches et les divers modes de formation de la toponymie coloniale ou, si l'on veut, européenne du Congo. [L. R.]

50. JEAN HAUST. *Notes de toponymie liégeoise*, 3^e série. (AHL, n° 4 du t. II, p. 493-502 ; 1941). — On connaît l'intérêt et la valeur de ces glanes philologiques en marge de GOBERT, *Liège à travers les âges* (cf. BTop., XIV, 367 ; XV, 257). Pour être moins copieuse que les précédentes séries, celle-ci n'en est pas moins importante par les lumières qu'elle projette sur deux mots difficiles du vocabulaire toponymique de Liège : *às tawes* et « au trez ». — Une enquête dextrement conduite par J. H. aboutit au rapprochement du liég. *tawe* sorte de marne durcie (cf., p. 495-6, de précieuses notes techniques sur son extraction), avec le *tawia*, tuffeau, de Marchin, et le fr. *tuf*. Le w. *tawe* représenterait le latin *tôfus* et constituerait un témoin remarquable de l'héritage gallo-romain chez nous. Il fournit un argument inattendu aux historiens qui présument que le célèbre tuffeau de Maastricht était déjà exploité sous les Romains. Voilà de quoi relever le parler populaire aux yeux de MM. les archéologues ! — A propos de l'anc. liég. *treist*, *trez*, qui désignait certain passage d'eau, l'auteur établit que *transitus* ne peut fournir l'étymon, mais qu'il faut voir ici une adaptation romane du néerl. *trecht trajectus*. [M. P.]

51. JEAN HAUST. *Enquête dialectale sur la Toponymie wallonne*. (Mémoires de la Comm. Roy. de Top. et Dial., Section Wallonne, 3 ; xvi-142 p. in-8°, 1940-41). — Encore une publication de J. H. qui mérite de faire date par la somme des matériaux qu'elle révèle et aussi par sa valeur d'exemple. On sait que l'auteur lutte depuis longtemps pour que les toponymistes tiennent compte des renseignements que peut leur fournir la prononciation dialectale.

Idée féconde qu'à la réflexion, on s'étonne de voir si souvent méconnue, tant pour la recherche étymologique que pour l'identification des graphies anciennes. Si J. H. avait voulu se réclamer d'arguments d'autorité, il aurait pu rappeler que H. GRÉGOIRE (Ac. Roy. de Belgique, Bull. Classe des Lettres, 1935, p. 43) considère — à propos de l'Anatolie — que c'est « une faute de méthode de négliger de parti pris la toponymie vivante lorsqu'il s'agit d'identifier les noms antiques ». Plus près de nous, en Lorraine française, CH. BRUNEAU a mainte fois insisté sur la valeur du témoignage oral ; par ex. Revue de Ling. rom., I, 400, où il remarque que Montmédy s'est appelé jusqu'au XIII^e siècle *Maidy* et que les patois lorrains actuels (y compris, ajouterons-nous, nos parlers gaumais) ne connaissent encore que *Mádi*. CH. BRUNEAU s'est plu à préciser qu'il s'agit de la forme patoise, et non de la forme française. En effet, s'il arrive au terme officiel d'être dans certains cas plus conservateur, souvent aussi, avec ses graphies aujourd'hui mal interprétées (tel le *xh* liégeois et vosgien), ses lettres parasites prononcées à tort, sa phobie de l'accent circonflexe et parfois ses contresens de traduction, il défigure l'aspect des noms de lieux.

Il importe, surtout pour le linguiste étranger, de rassembler un *corpus* de nos l.-d. en dialecte. J. H. a eu le courage de faire une première tentative. Dans son volume — outre une préface où l'auteur applique ses principes d'analyse à l'étude de huit noms de villages et à deux dénominations de lieux-dits — on trouvera un répertoire copieux de formes recueillies patiemment au cours de nombreuses enquêtes. L'ensemble est imposant de richesse et de variété. Ce répertoire rendra des services considérables comme instrument de travail, même s'il reste bon nombre de points à compléter (surtout dans l'ouest) et si on doit corriger quelques données (comme l'auteur invite son lecteur à le faire,

p. XII) ; il permet en outre un coup d'œil d'ensemble sur la toponymie wallonne, et il révèle au chercheur en quête de comparaisons bien des formes suggestives.

De l'étude des noms dialectaux, J. H. a déjà tiré des enseignements importants (BTop., XIV, p. 277-322). La matière est immense, et on peut encore en déduire plus d'une autre application.

Ainsi dans le *GV* de PETRI (I, p. 111), Lathuy et son hameau Brocui sont expliqués semblablement par *-wik* (village) ; or les deux noms ont en wallon des formes divergentes : *lautû* et *brocwë* (*Enquête*, p. 103), dont l'étymologiste devra rendre compte (1). — ROHLFS d'autre part, dans son c. r. de la *GS* de GAMILLSCHEG (cité ci-dessous, n° 54), veut séparer Orbais des noms en *-bais* (ruisseau), pour en faire un **Orbiacus* ; à quoi s'oppose le wallon *orbây* (*Enquête*, p. 105).

Les formes de langue écrite sont d'ordinaire des adaptations françaises plus ou moins heureuses et plus ou moins complètes. Il arrive aussi que des formes germaniques évincent l'authentique appellation romane : ainsi pour Gette et les deux Heylissems ; de même Steinbach à Limerlé ne répond pas à la phonétique romane qui dit *stimbaye*. Parfois encore ce sont des formes picardes en Wallonie : ainsi Branchon, Jauche, Jauchette, Liberchies, Marchienne, Marchin, Orchimont pour *brançon*, *djauce*, *djaucelète*, *lubèrciye*, *marciène*, *mârcin*, *orcimont* ; voyez aussi, en domaine picard, Binche *binche*, anc^t *bince*, Haulchin *aucéⁿ*, Herchies *èrciye*, Noirchain *nwârcin*, qui posent un problème curieux.

J. H. s'est élevé avec raison contre l'abus du terme « étymologie populaire » (BTop., XIV, p. 280). Cette expli-

(1) Cf. GAMILLSCHEG, *RG*, I, p. 54 : « Le Brouckwys » (Pas-de-Calais), en 1344 « Brouchus », expliqué par *broekhuis*.

cation a été invoquée aussi pour Noblehaie, Pussemange, Saint-Vincent, Sart-Eustache, Virginal. (VINCENT, *Noms de lieux de la Belgique*, p. 33-35 ; CARNOY, *Dict. étym.*, passim). Or le dialecte dit *è noblêhâye* ou *è nablêhâye* (*Enquête*, p. 5, 22 et 141) = « Abelinhaie » du XIV^e s., avec *n* agglutiné, mais sans intervention de *nôbe* « noble » ; — *pûs'madjê* (p. 61), qui n'est nullement « travaillé par l'étymologie populaire : puce, mange !! », car *mange* par exemple se dit sur place *mandje* ; — *savinsâ* (p. 68), qui représente « Sainvinsart » de 1068, et non un saint protecteur, car saint, en gaumais, dans Saint-Léger, Saint-Mard, se dit *sié* ; — *sau-a-statche* (p. 79), où il n'y a nul prénom, mais le fidèle souvenir de « li sart a le stache » de 1294 ; — *vèz'nau* (p. 108), qui continue le « Verzenau » de 1346, sans que le peuple se soit laissé troubler par la « charmante étymologie populaire » qu'on veut y voir. Il ne serait pas plus difficile de faire la preuve de la fragilité de nombreuses explications semblables (ainsi celle qui prétend que l'adjectif *beau* aurait joué un rôle dans l'adaptation de Bevekom en Beauvechain, *Bôvêchéⁿ*, alors que sur place *beau* = *bia*) et de rendre à chacun, au peuple patoisant et aux scribes et mandarins francisants, leurs responsabilités propres.

On pourrait naturellement faire — et l'auteur le premier — plus d'une addition aux listes de l'*Enquête*. Et aussi noter des formes divergentes : ainsi Bois-Seigneur-Isaac (p. 105) a été recueilli sous les formes *Bon'seûruza* à Ittre, *bolozak* à Haut-Ittre ; dans les œuvres de l'abbé RENARD, de Braine-l'Alleud, on trouve encore *boun'siêtriza* (voir la carte de l'*Argayon*), et chez le P. GRIGNARD, BSW, 50, p. 428 : *bou-sineûr-izâ*.

Bornons-nous à signaler un oubli : la commune de Marcq [S 49], dont la partie méridionale avec Labliau est romane ; — et à fournir quelques compléments pour une région

restée jusqu'ici inexplorée, la « Flandre wallonne » (ou plus exactement picarde), compléments que je dois à M. Léon Maes, de Mouscron : Bas-Warneton *bas-varnêton* (ou mieux *-on/an*) ; — Comines *comène* ; dépendance *timbrîle* ; — Dottignies *dot'nie* (à Mouscron) ; — Espierres *épire* (à Mouscron) ; — Helchin *êlchin* ; — Houthem *outèm* ; — Ploegsteert *au prustèr* ; dép. Le Bizet *au bizâi* ; — Warneton *varnêton* (*-an/on*) ; dép. Le Gheer *au djêr*. De même quatre communes en partie romanes : Reckem *Rêchèm* ; dép. à lès *meurissons*, *au risquons-tout*, *au trilôy*, etc. ; — Wyt-schaete *witécate*, mixte dans son hameau du Tilleul *au tiyeul* ; — Neuve-Église *neuf' églich'* ; dép. romane Le Seau *au séau* ; — Zandvoorde *zant'fjôr*. [E. L.] (1).

52. L'*Histoire de la Ville de Jodoigne* (voir n° 18) ne traite pas spécialement de la toponymie ; toutefois l'historien, faute de documents pour l'époque primitive, s'en est servi à titre de science auxiliaire, parfois d'ailleurs en lui demandant trop ou en forçant quelque peu l'explication. On nous dit, p. 10, que les noms de lieux feront l'objet d'une publication à part ; celle-ci sera la bienvenue. En attendant, l'auteur a dressé, p. 929-932, l'index des l.-d. expliqués.

Quelques notes sur les gloses de l'auteur : p. 29-30, *Senne* (affluent de la Gette) serait une forme flamande de **Samina*. Mais au XIV^e s., on écrit *Saine* et le wallon (non cité ici) dit *Sainne* ; *Senne* est une graphie importée, et **Samina* ne peut convenir pour *Saine*. Pour la *Senne* elle-même d'ailleurs, LINDEMANS (voir le *Dict.* de CARNOY) a proposé

(1) [A l'errata, p. xvi, ajouter : p. 3, l. 6, *hêmîvôye*, lire *hès'nîvôye* ; — p. 11, Fouron, voir p. 141 ; — p. 15 (Cheratte) *rowe dè bêtch*, l. *vôye dè batch* ; — p. 18 (Glons), l. *tchè d' nèdrin* ; — p. 44 (Sibret), supprimer le (?) final ; — p. 68 (dern. ligne) ajouter *Tintange tîindje* ; Warnach *wârni* ; — p. 87, n° 73, l. *ulzongna* ; — p. 111, n° 19, lire Roucul *rous'cu* ; — p. 121, n° 66, l. *rop'câ*.] [J. H.]

**Sagina*, qui explique excellemment *Saine* ; — p. 31-32, les formes « Bombarde, -ez » (de 1374 à 1422) ne plaident guère pour le gaul. **barro-* ; — p. 43, lire : « il aurait abouti à *Chôdogne » (et non Chodoigne) ; — p. 49-50, on parle de « romanisation complète », de « phase ultime de la romanisation » pour l'adoption, au XVII^e s., d'une graphie « -ange » pour « -enge ». C'est une nouvelle fois raisonner sur des formes de scribes, puisque le wallon, seul régulier chez nous, conserve *-indje* dans tous les cas considérés ; — p. 53 (et add., p. 2), *tchèbây* (Chebais), anc^t Hercembais, d'un type *Herckenbeek*, auquel l'auteur (add., p. 2) substituerait **Harkonbaki*, mais la forme wallonne infirme cet étymon : le *k* ne se palatalise pas devant *o* ; — p. 54 (et add., p. 3), Ycheubaix est rattaché à **Eikonbaki*, ce qui est également difficile ; — p. 56-57 Gaillerou, Cherseroux, etc., ne contiennent pas *roux* « essart » ; il s'agit bel et bien de diminutifs romans : *gay'rou* par exemple dérive régulièrement de *gayi* « noyer », et les formes anciennes n'ont, quoi qu'on dise, rien d'étonnant ; — p. 58, Huppaye : un type **Op-hem* ne rend pas compte de l'*h* initial ; — p. 200, Crétimont : « Gratulus mons » n'est qu'une latinisation de clercs, sans réelle valeur étymologique. [E. L.]

53. Les principales publications suscitées par le débat où s'opposèrent le *Germanisches Volkserbe* de PETRI et la *Germanische Siedlung* de GAMILLSCHEG ont été signalées dans nos bibliographies précédentes, pour autant qu'elles intéressent directement notre toponymie. Ajoutons-y l'article important que W. VON WARTBURG a consacré à la toponymie du nord gallo-roman : *Die fränkische Siedlung in Nordfrankreich im Spiegel der Ortsnamen* (Zs. f. rom. Philol., 59, 1939, p. 294-301).

Les conclusions de cette mise au point ont été reprises par VON WARTBURG dans son livre : *Die Entstehung der romanischer Völker* (Halle-Saale, 1939), dont une traduction

française vient de paraître : *L'origine des peuples romans* (trad. par CL. GUÉNOT DE MAUPASSANT, Paris, Presses Univ. de France ; 212 p., avec 18 croquis, 6 cartes hors-texte et 1 planche). Recommandons au public de langue française la lecture de cette magnifique synthèse, où la linguistique apporte à l'histoire son aide précieuse.

Quelques remarques de détail concernant notre domaine : p. 48, wallon (malm.) *dûhin* « gnome » ; lire *dûhon* ; — p. 131, pour l'ardennais *scaye*, voir ce Bulletin, p. 170 ; — sur le croquis n° 5, l'est de la Wallonie est indiqué justement comme en dehors de l'aire de palatalisation $u > ü$ (ce dont l'auteur ne traite pas dans son texte) et à tort comme ne connaissant pas le passage de *ct* à χt ; — le croquis n° 6 ne marque pas la situation spéciale du normanno-picard en ce qui concerne le traitement de *c* devant *a* et devant *e, i* ; — p. 193, on fait allusion à une influence germanique plus forte en Picardie et en Normandie, sans préciser sur quoi on se fonde (on sait par ailleurs qu'il s'agit de la non-palatalisation du *c* devant *a*). [E. L.]

54. [E. GAMILLSCHEG. *Germanische Siedlung...* (cf. BTop., XI et suiv.)]. — Aux c. r. déjà mentionnés, ajoutons-en deux qui intéressent particulièrement le romaniste : G. ROHLFS, *Archiv f. d. Studium d. neueren Sprachen*, 175, 1939, p. 133-4 ; — W. KASPERS, *Z. f. Namensforschung*, 16, 1940, p. 79-93. Ce dernier fait de nombreuses remarques sur les noms en *-apa*, en *-ing*, *-ang*, en *-ingheim*, en *-heim*, le type *Brabant*, etc. [E. L.]

55. H. DRAYE. *Het wetenschappelijk debat rondom de Germaansche landname*. (20 p. ; extr. de « *Wetenschappelijke Tijdingen* », 6^e année, p. 129-142). — La controverse sur le peuplement francique dans le nord de la Gaule. Essai de synthèse qui marque la position des principaux antagonistes et recherche les points acquis dès à présent. —

Sur la controverse, voir notre article dans ce Bulletin, p. 161-228. [E. L.]

56. H. DRAYE. *De gelijkmaking in de plaatsnamen. (Ortsnamenausgleich)*. I. (BTop., XV, 357-394). — Importante bibliographie, avec examen des faits, qui concerne le « nivellement » toponymique se produisant lors du passage d'un domaine linguistique à un autre. Dans ce premier article, l'assimilation des noms de lieux est étudiée en Europe centrale. [E. L.]

57. M.-A. ARNOULD. *La bataille du Sabis (57 avant notre ère). Les avatars d'un épisode d'histoire antique à travers l'historiographie antique et médiévale*. (RbPhH, 20, p. 29-106, avec 3 planches). — Quelle est la rivière désignée par César sous le nom de *Sabis*? Non la *Sambre*, comme on le dit généralement, mais la *Selle*, affluent droit de l'Escaut, appelé *Save*, *Seva* au moyen âge, identification déjà proposée par EDG. DE MARNEFFE et le chanoine ROLAND. Une étude fouillée de l'historiographie médiévale montre comment la légende de la « bataille de la Sambre » est née à la fin du moyen âge. Cette partie du travail peut être citée comme un modèle ; l'auteur a bien vu que, par ses conclusions, elle est à comparer à l'article de F. ROUSSEAU, *Fausse étymologies, créatrices de légendes*, paru dans les *Mélanges Haust*. On regrette d'autant plus que la démonstration toponymique des p. 37-38 manque de rigueur ; pour expliquer *Sève*, il faut un primitif **Saba*, et non *Sabim* qui donnerait **Sej*. D'autre part, si on constate bien l'identité de la *Sève* médiévale et de la *Selle* moderne, on n'explique pas la chute du *v* dans **Sevilla*, **Sevelle*, formes que l'auteur néglige de garnir de l'astérisque. [E. L.]

58. [A. CARNOY. *Dictionnaire étymologique du nom des communes...* (Cf. BTop., XIV, p. 277 sq.). — C. r. par AUG. VINCENT (*Antiquité Classique*, 9, 1940, p. 174-7 ;

10, 1941, p. 168-170). Le recenseur, tout en louant l'ingéniosité de l'auteur, discute bon nombre de constructions qu'il trouve compliquées. — C. r. par P. LEBEL (*Le Français moderne*, 9, 1941, p. 233-7). « Réflexions d'un lecteur qui a cherché des faits toponymiques et même une méthode de travail. » P. L. regrette l'imprécision des références et l'absence de la forme vivante dans ce dictionnaire qui aura son utilité, mais qui semble ne pas respecter certains principes fondamentaux. En terminant, quelques remarques sur l'hydronymie. — Voir aussi le c. r. d'A. BERTRANG (*Inst. arch. du Lux.*, Bull. trim., 16, 1940, p. 39-40 ; 18, 1942, p. 16-19), qui intéresse l'explication de plusieurs toponymes luxembourgeois. — Quant à la recension de J. LINDEMANS (*Leuv. Bijdragen, Bijblad*, 32, 1940, p. 68-74) elle concerne le pays flamand, sauf une indication pour l'application première du nom de l'actuelle commune de *Waterloo*. [E. L.]

59. [AUG. VINCENT. *Toponymie de la France*. (Cf. *BTop.*, XII, p. 401 ; XIII, p. 234)]. — C. r. très élogieux de G. ROHLFS (*Zeits. f. Namensf.*, 17, p. 93-96), avec des remarques intéressant surtout le Midi. [E. L.]

60. J. BOEHMER. *Eupen als Ortsname, sein Ursprung und Sinn*. (*Zeits. f. Namensf.*, 17, p. 32-47). — L'auteur traite aussi du doublet roman d'Eupen, *Néau*, nom qui apparaît au XIV^e s. et dont l'origine est obscure. [E. L.]

— Voir aussi nos 8, 11, 12, 13, 14.

Anthroponymie.

— Voir nos 7, 8, 10, 11, 12, 13, 14.

Frontière linguistique.

61. H. DRAYE. *De studie van de Vlaamsch-Waalsche taalgrenslijn in België gedurende de hedendaagsche periode*.

(Leuvensche Bijdragen, 33^e année, p. 61-112). — Bibliographie critique des études concernant la frontière du flamand et du wallon au XIX^e et au XX^e siècles. Cet article intéressant (dont la suite a paru en 1942) sera utilisé dans un travail que nous espérons consacrer prochainement à la limite des dialectes romans et germaniques dans nos provinces. [E. L.]

Dialectologie. Géographie linguistique.

62. [L. REMACLE. *Le Parler de La Gleize*. (Cf. BTop., XII, p. 424 sq.). — C. r. par MAURICE PIRON, RbPhH, 20, p. 155-160.

63. ARILLE CARLIER. *Les noms wallons des oiseaux au pays de Charleroi*. (Pro Wallonia, 6^e annuaire de l'Assoc. Roy. Litt. Wall. de Charleroi, p. 53-62). — Les noms des oiseaux et en général ce qui s'y rapporte. La documentation, recueillie surtout auprès d'oiseleurs de la région, est riche, la présentation excellente. — P. 54, *tchôkê* « côcher » ; ce sens est loin d'être perdu, même au pays de Charleroi ; — p. 58, sur le toponyme *mouchenêre*, cf. DBR, I, p. 56 et 130. [E. L.]

— Voir aussi nos 20, 21, 25, 26, 29.

Lexicologie. Étymologie.

64. Le *Glossaire des Patois de la Suisse romande*, rédigé par L. GAUCHAT, J. JEANJAQUET, E. TAPPOLET, avec la collaboration d'E. MURET et P. AEBISCHER, dont nous avons vu 16 fascicules (de à à bible ; t. I, 640 p. ; t. II, 384 p. parues ; nombreuses illustrations ; 1924-1939), mérite d'être signalé ici. C'est une œuvre de science et de ferveur patriale, qui fait grand honneur aux savants qui la réalisent, aux collaborateurs locaux qui les aident et

aux pouvoirs publics de la Suisse romande qui patronnent l'édition. Elle intéresse le walloniste par les comparaisons qu'elle suggère : le suisse romand a plusieurs traits communs avec le wallon, notamment pour le lexique, la sémantique et la syntaxe ; il témoigne d'ordinaire d'une belle vitalité et d'un précieux archaïsme ; enfin lui aussi, il a subi diverses influences germaniques. — Voici quelques termes qui intéressent nos études : *abriser* « fixer le taux de réduction des monnaies de diverses sortes », t. anc., syn. *briser*, cf. BTop., XII, p. 372 ; — *akouasi* « faire fléchir, écraser », *akouati* « se blottir dans un coin » : curieuses rencontres avec les mots wallons étudiés par J. HAUST, dans ses *Etym.*, p. 64 et 66 ; d'après les auteurs, tout rapport entre les termes wallons et suisses serait exclu ; — *akoufata*. Le picard et wallon *acoufter* est cité à tort comme dérivé d'une forme **accuffare* ; il s'agit d'un *acouv(e)ter*, où *v't > ft* ; — *aller* : *comment cela [vous] va-t-il?* etc. « comment vous portez-vous? » : belle étude, montrant que ce type n'est pas nécessairement un germanisme, pas plus que les emplois populaires des prépositions *après* et *avec*, étudiées à leur place alphabétique ; — *anméy(ə)* « souple » ; on cite aussi *omelyo* « souple » ; cf. DL *omèye* ; — *anmotchrē* « se salir de morve, *motchré* » ; cf. Zs. f. rom. Phil., 57, p. 375 ; — *anbr*, *anp*, *anpoua*, etc. « framboise ». Citons l'essentiel de notes étymologiques particulièrement documentées : « L'absence de toute trace d'aspiration initiale et surtout le désaccord avec le *Him-* allemand et le *an-* roman, empêchent de voir dans *anbr* la continuation de *Himbeere*... En présence des différents types voisins de forme qui désignent la framboise sur un grand espace de l'est au sud-est de la France, de même que dans l'Italie du nord et en rhéto-roman, il semble plus plausible de supposer une base prélatine commune... » (JEANJAQUET) ; — *an-nintchiə* « mettre l'amorce à l'hameçon » ; cf. DL

énintché, et BTop., 8, p. 316-8 ; — *artaya*, *artayola* « rhi-nanthe crête-de-coq », variantes de *tèrtè(r)ya*, *tartayola*, fr. *tartarie*, *tartarelle* « id. », ce qui explique l'ardennais *tâtrèye* signalé comme obscur BTop., XIV, p. 347. [E. L.]

65. ÉLISÉE LEGROS. *Notes d'étymologie et de sémantique*. (BTop., XV, 1941, p. 105-134). — Trois notes d'objets connexes. La première, qui est consacrée aux « expressions du type *paume de la main*, *âtre du feu*, *aire de la grange* » et qui étudie des problèmes de sémantique aussi intéressants que délicats, prépare la seconde, qui est le sujet central. Celle-ci, intitulée « wallon *tchunole* licou, *tchunole dè cô nuque* », concerne les représentants du lat. **cannabula* et accorde une grande importance à l'expr. *tchunole dè cô* « nuque » ; cette expr. est parallèle à « paume de la main » ; ajoutant au mot *tchunole* un complément déterminatif destiné à le préciser, elle indique, par sa composition même, que *tchunole* n'a plus son sens primitif ; ce sens primitif, c'est « collier de vache », et le sens de « nuque » est dérivé. La troisième note est relative à deux mots ardennais qui semblent parents : *tchèn'vî*, *-vrî* (Jalhay, Sart-lez-Spa) « collier de vache, en bois, auquel était suspendue la clarine » ; *tchèn'vî* (Wallonie malméd. rurale) « partie en arc de cercle de l'ancien licou des bovidés » ; *tchèn'vale*, *hèn'vale* (Wallonie malm. et Stavelot) « pièce de fer coudée en U, avec un boulon réunissant les deux extrémités de l'U » ; il serait tout simple, pour le sens, de rattacher ces mots aux noms du licou, mais la phonétique soulève des difficultés ; un type **c a n n a b e l l a* rend bien compte de *tchèn'vale*, mais le *h* initial de *hèn'vale* et l'*-î* final de *tchèn'vî* restent malaisés à expliquer ; d'autre part, les mots w. doivent être rapprochés d'autres noms romans et germaniques du collier, pour lesquels on a proposé des types **cambo* (gaulois), **canipa* (gaulois?). On voit qu'E. L. continue à explorer avec le même succès la même région

de Wallonie et la même partie du vocabulaire wallon. Comme son magistral article des *Mélanges Haust*, celui-ci se rapporte encore au vocabulaire agricole de l'Ardenne liégeoise. Le résumé trop sec qu'on vient de lire n'en donne qu'une idée insuffisante. Il en a sans doute dessiné les grandes lignes ; mais il n'a pas montré la richesse de l'information, la précision méticuleuse de la recherche, la clarté de l'exposé, toutes les qualités qui frappent à chaque page, et qui s'affirment de plus en plus dans les travaux de l'auteur. [L. R.]

66. J. WARLAND. *Glossar und Grammatik der germanischen Lehnwörter in der wallonischen Mundart Malmedys*. (Biblioth. de la Fac. de Philos. et Lettres de l'Univ. de Liège, fasc. 84 ; 1940, in-8°, 338 p. ; 2 cartes). — L'auteur est né à Malmedy. Sa thèse de doctorat (1926) traitait des éléments germaniques du wallon malmédien. Polie et repolie pendant quinze ans, elle est devenue un gros livre qui marque un progrès sérieux dans l'étude des dialectes wallons du nord-est. Depuis la fondation de l'abbaye de Malmedy (vers 650), le parler roman de ce petit coin de terre s'est imprégné de termes germaniques dont il importe de distinguer, avec précision, la provenance et la date. Cette tâche délicate, l'auteur était tout désigné pour l'entreprendre et la mener à bien : il connaît d'enfance le dialecte local ; il a suivi nos cours de philologie wallonne ; il professe aujourd'hui la philologie allemande à l'Université de Liège. Aussi trouvera-t-on bien des données intéressantes, des observations précises et souvent originales dans l'*Introduction* (p. 29-53), le *Glossaire étymologique* (p. 59-198), la *Grammaire* des emprunts germaniques (p. 201-293). Il convient tout d'abord de féliciter J. WARLAND, — ce que je fais de grand cœur, avant de passer à l'examen critique du détail.

La *Bibliographie* est copieuse, mais non sans lacunes

L'auteur aurait pu consulter le *Dict. étym.* de DAUZAT (p. ex. *bastringue*), les études d'ALTENBURG, PAUL BARBIER, D. BEHRENS, MARCHOT, etc. De L. REMACLE, le *Glossaire* et l'important *Parler de La Gleize* pouvaient fournir d'utiles comparaisons. Et surtout, devaient être mentionnés et utilisés l'article d'E. LEGROS, *A propos des éléments germ. en w. liégeois* (DBR, I, 103-112), et mes *Eléments germ. du DL* (BTop., X, 431-470). Cette dernière omission est des plus regrettables.

L'*Introduction* retrace brièvement l'histoire de Malmedy et sa situation linguistique. Au point de vue des influences germaniques, on distingue les diverses couches successives, en insistant sur la couche rhénane des trois derniers siècles (riparismes) et sur la plus récente, de 1815 à nos jours, où l'allemand officiel envahit de plus en plus le dialecte, par l'école et l'administration (1). Un *Appendice* sur l'apport néerlandais, à la fin du volume (p. 285-293), donne l'impression de considérations greffées sur le plan primitif.

Logiquement, la *Grammaire* pourrait précéder le *Glossaire*, car elle sert de base à l'examen étymologique et donne la clef du système. Phonétique et morphologie y sont analysées dans le détail infime. Il s'agit en effet de déterminer la forme *exacte* du mot germanique au moment de son adoption. Les romanistes peuvent dépister l'emprunt, faire des rapprochements plus ou moins plausibles ; ils recherchent et préparent les matériaux que les germanistes, mieux outillés, ont mission d'éprouver, de jeter au rebut ou de parachever. Pour expliquer le w. *hî(r)* « soc de charrue », le DL, après d'autres, allègue l'anc. h. all. *scaro* ; on citera désormais le francique ou anc. néerl. **skar*. De *lotchèt* « mèche de cheveux », le DL rapproche l'all. *Locke*, néerl.

(1) Voir aussi le résumé, donné en français par l'auteur, BD 20, p. 53 et suiv.

lok ; trop jeune ! lui répond-on : *tch* postule le germ. *kk* ; il faut partir de l'anc. néerl. **lokk-*. Ainsi, nous sommes redevables à l'auteur d'une série de précisions phonétiques, intéressantes évidemment pour la date de l'emprunt. On lui doit aussi de jolies réussites, comme l'étymologie définitive de *hoye* « houille », que nous avons louée sans réserves dans BTop., VIII, 463 ; Romania, 62, 532 (1).

Mais il est temps d'aborder la pièce maîtresse de l'ouvrage, le *Glossaire étymologique*. Comme j'ai commis force « étymologies germaniques », je devais m'attendre à être fréquemment pris à partie. Mon examinateur ne m'a pas donné trop de boules noires. Il adopte bon nombre de mes conjectures, parfois avec des retouches ou des réserves. Pour certains points en litige, je crois que son information est incomplète ; il y a lieu de discuter, comme on verra dans les notes suivantes.

âmône (framboise). Le DL rattache ce mot à *ampe*, qui va de Bohan à Rance, gaumais-chestrolais *ampoune*, *-ône*. J. W. est d'un avis différent, en se fondant sur la répartition géographique des trois types. Chose curieuse, ma conjecture se fondait sur la même raison. Sa critique me paraît trop simpliste et ne m'ébranle nullement. Mais le problème, en réalité, est trop vaste pour les petits dialectologues que nous sommes. Il faut l'étudier dans toute la Romania et supposer, en attendant, une base prélatine commune (cf. ci-dessus, n° 64).

awatchi. A cause du fr. *avachir*, l'auteur rejette l'étym. germanique. Admettons que *avachir* vient de *vache*. Dans ce cas, j'estime que le mot w. est indépendant du français : la ressemblance serait fortuite ; il y a d'ailleurs quelque

(1) Un petit détail seulement : l'auteur dit que tous les anciens textes sans exception écrivent le mot avec *h*. On trouve cependant *xhouilles*, par ex. en 1457 (AHL, 1, 189). De même *xhaie* (1603), pour *haie*, etc.

différence de sémantique. Le mot w. s'accommode parfaitement du francique **waikjan*. Voir, dans le *Gloss. de la Suisse romande*, l'article *avachir*, où l'on fait une réserve analogue.

bâdèt ne peut venir du fr. *baudet* ; on aurait *bôdèt*.

blêch. On cite l'ard. « *blâch* », qui n'existe pas ; lire *blâtch*.

boldjî est la forme liégeoise ; c'est *bolêdjî* qui est namurois.

botiâve ne se rattache pas directement à *botyî*. C'est une altération de *motiâve* ; cf. DL *mwètiâve*.

brôdeler « bousiller ». Je ne me résigne pas à séparer ce sens de celui de « rôtir ». L'auteur dérive *brôdyî*, etc., du néerl. *broddelen* (bousiller) en expliquant *ô* par rapprochement péjoratif avec *brôder* (rôtir), *brôli* (bourbier). La métaphore me paraît plus conforme à l'esprit wallon.

broû (boue), du germ. *brôd*. Au même thème, d'après l'auteur, appartiennent probt. *brôli* « bourbier », *brôlire* (Faym.) « fumée », *brôler* (ib.) « émettre de la fumée », malm. *brôzîre* « fumée, vapeur » ; mais il n'explique pas la présence de *l* ; pour *z*, il émet une conjecture douteuse. — Pour *brôli*, j'avais d'abord comparé le gaul. **brogilos* (fr. breuil, all. Brühl) ; on pensera aussi à l'influence du chestrolais *boulis'* (bourbier), dér. de *boule* (boue). — Quant aux autres mots signifiant « fumée », ils n'ont rien de commun avec la « bourbe ». Le malm. *brôzîre* existe aussi à Stavelot et à Stoumont ; il est altéré de *blôzîre* (Jalhay : *quêne blôzîre !* quelle tabagie !), dér. de *blôzer* (ib. : émettre une fumée épaisse), où l'on reconnaît d'emblée l'all. dial. du Luxembourg *blôsen* (all. *blasen* souffler). Une autre déformation (*brôlire*, *brôler* à Faym.) s'est produite sous l'influence de *broûler* brûler.

chlêcht (chétif), disparu à Malmedy, subsiste dans le voisinage. J'ai noté *chlêx* (chétif) à Petit-Thier ; *χlêx* (lan-

guissant ; démoralisé) à Grand-Halleux ; *chléχ* (maigre) à Arbrefontaine, (languissant) à Rogery et Commanster.

crissôde (pâquerette) viendrait « directement » du flam. *kersoude* (< c o n s o l i d a c o u s o u d e). A mon sens, l'épenthèse de *r* s'est produite spontanément en wallon, d'autant plus qu'un texte liégeois de 1400 porte déjà *crussode*. Comp. DL *cradjolé*, *crîskêrte*, *cristale*, *scrène*, *frâhin*, *frôût'ler*, *frumèle*, etc.

daguet (goudron végétal) ne peut venir que de l'all. *dagge(r)t* (goudron de bouleau). Ce pourrait être aussi, dit l'auteur, tiré du liég. *dagueler* (rejointoyer). Idée malheureuse : il n'y a rien de commun entre rejointoyer un mur avec une fiche de maçon et goudronner un bateau avec une brosse. Si les deux actions portent le même nom, c'est pure coïncidence.

dève (écorce de bouleau). Article trop long et mal composé. Le premier essai d'explication se trouve dans mes *Etym.*, p. 67. Je rapprochais le mot malmédien de l'eupénois *daver* qui a le même sens ; mais, le *Wört.* d'Eupen assurant que ce dernier se dérobe à toute explication, j'ajoutais : « Dès lors, il est bien tentant de s'adresser au celt. *derva* chêne. » Le *FEW* déclare avec raison que cela est très douteux. Le *REW*, à son tour, reprend l'idée malencontreuse, en renvoyant au *FEW*. Puisque le bas all. *daver* est attesté par LÜBBEN, la question est tranchée et ne mérite plus la discussion détaillée. Ajoutons qu'il n'est pas exact de dire que le mot existe seulement à Malmedy : d'après E. LEGROS, on connaît *dêve* (quelquefois *dêve*) à Jalhay ; et, à Ferrières, *dêve* de bouleau ou de chêne, avec le verbe *dévi* (M. LAUNAY, *Tchansons dè Bièrdjî*, p. 105 ; Liège, 1937).

djêri. L'all. *gären* (fermenter), que propose le DL, ne satisfait pas, dit-on, pour le sens. Dans BTop., X, 444-5, j'ai allégué des arguments qui me paraissent sérieux.

L'auteur n'en parle pas et j'avoue que je ne puis comprendre ce silence.

èwèrer, èwarer (effrayer). On rapproche ordinairement ce mot du fr. *égarer*, malgré l'opposition des préfixes. L'auteur propose le francique **werran* (troubler, d'où le fr. guerre). Idée intéressante.

fèssi (entrelacer des branches); cf. *FEW*, III, 584 (et *REW*, 9661), où l'on m'attribue en toute justice la priorité de l'étym. par le dial. d'Aix *fitze*. Je le signale dans *BTop.*, X, 439; mais J. W., qui renvoie à l'article d'A. L. CORIN, néglige ma réponse à ce dernier. Voir aussi *DL* *fèssi*.

fèsse (faîte du toit). Ajouter le curieux diminutif de Faymonville *fièr'lote* (faitage), pour **ferstelote* > **fiès'lote*.

flatch, flêch (aire de grange) est rattaché à l'onom. *flitch-flatch*, ce qui n'est guère sérieux. Le sens est « aire (en général) » : à La Gleize, *flêche*, f., = aire de four; ailleurs, dans des textes anciens, aire de la maison (cf. *Mélanges Haust*, 336); ce qui répond au m. h. all. *vleche* ou *vletze* (ap. *LEXER*).

glingan, glingoter; cf. mes *Etym.*, p. 124, qui ajoutent le malm. *lèyi d'glingoter lès clokes* « attendre que les cloches aient fini de tinter », comp. l'all. *ausklingen*.

hamârd (fier-à-bras) vient peut-être, nous dit-on, « de l'anc. all. *hamar* (all. *Hammer* marteau), comp. Charles Martel, etc. ». C'est bien faible. J'y vois plutôt l'ard. *hamâle* (Bovigny, Houffalize, etc.) « difficile, insociable, grincheux ». Mes *Etym.*, p. 7, indiquent, comme origine probable, le m. bas all. *hem, hamisch* « méchant »; cf. *KLUGE* et *WEIGAND* *hämisch*. Le *REW*, 4103a, reprend cette hypothèse.

han (étable). Ajouter *han d'crompîres (ol cève)* « chantier de pommes de terre (dans la cave) », expr. que j'ai notée à Malmedy. — L'auteur dit que *REW* 4205 donne le fran-

cique **hramne* comme source du w. *han* et *ran*. C'est doublement inexact : *REW* ne parle pas de *han* et, pour expliquer l'anc. pic. *ran*, il indique l'anc. h. all. *ran*. — Enfin, il valait mieux laisser dans l'oubli l'explication fantaisiste de FELLER (*re + han > ran* !).

hanès' : *i fêt hanès'* « il fait très froid » rappelle singulièrement le liég. *hinès'*, que le DL dérive de *hiner* (lancer) et qui paraît primitif.

hanète (nuque ou, comme dit VILLERS, chignon du col). C'est GRANDG. qui a, le premier, invoqué le germ. *hnakk-* (all. *Nacken*). L'étymon *hèna* (Napf), que je préfère, est de BEHRENS, *Beiträge*, p. 132, lequel prévient l'objection sémantique de J. W. : dans les langues romanes, beaucoup de mots désignant la nuque dérivent du latin *cuppa*.

hârké (joug à porteur). L'auteur le rattache à l'esp. *horca* (fourche), directement (!) ou par l'intermédiaire de *horkèye* (< esp. *horquilla*), t. arch., « fourche sur laquelle on appuyait la carabine ». Dans ce dernier, je vois aussi, maintenant, l'un des rares mots liégeois qui viennent de l'espagnol. Mais on ne peut admettre qu'il soit apparenté à *hârké* ; c'est faire trop bon marché de la phonétique. Je tiens toujours pour probable le primitif germ. *hâke* (crochet). Ce qui appuie cette opinion, c'est le nom de *cro* (croc) donné au même instrument en Lorraine (cf. *Revue du Nord*, XXII, 1936, p. 71). — Après voyelle protonique longue + consonne, l'insertion de *r* est normale : *hârcon* (GRANDG., II, XXX), *boûrson* (DL *boûsson*), etc. L'auteur cite lui-même *malârder*, *hamêrdî* ; cf. *lâtchî* ci-après.

è *hîbian* (en biaisant, de travers). L'auteur rattache à un même radical germ. à finale variée (*schieb*, -*f*, -*p*) le w. *hîbian*, *hîfesse*, *hîpance*, ces deux derniers avec suff. -*i t i a*, -*a n t i a*. Idée ingénieuse, mais bien hardie. Il raisonne d'après ce qu'il connaît de sa région. Les éléments fournis

par mon enquête en Wallonie sont autrement compliqués. Il faudrait des pages pour les résumer et les discuter.

Éliminons d'abord le liégeois *hipanse* donné par GRANDG., II, xxxii, et inconnu d'ailleurs ; ce ne peut être un dér. de *hiper* ; on aurait *-èdje* et non *-ance*. J'y vois *hî-panse*, création plaisante et individuelle sur le type *hî-fesse*. Celui-ci, je le tiens pour un composé de *fesse* (marcher d'une *fesse* oblique, c.-à-d. è *cwèsse*, comme les chiens ; comp. le montois « ça ne va que d'une fesse » = *cahin-caha*). Ce type appartient au liégeois (aire *norèt*). L'initiale est *hē* (12 points), *χē* (2), *chē* (2), *tchē* (5), *hî* (7), *hē* (6). — è *hîbiant* est liég.-nam. ; mais il tombe en désuétude. Je l'ai noté à Jalhay, Sart, Francorchamps, La Gleize et Latinne [W 63] ; è *hîbiant*e Rahier, Grand-Halleux ; *χîbiant* Faym., Robertville ; *hébiant* Clermont [Ve 8], Warsage [L 19] ; *chébiant* ou *chēbiant* sur divers points du namurois. Noter qu'on relève è *hébiant*, è *hēfesse* à Clermont et à Warsage. On dit aujourd'hui è *hîbiér* à Malmedy ; è *hîbiér* ou è *hîvurlintche* à Stavelot ; è *hîbièsse* à Troispoints. — Le type *sclinbwagne* est surtout nam. et chestrolais ; mais on trouve *chinbwagne* en Famenne ; *hîbwègne* à Huy et environs ; *hîbwègne* et *hînfesse* à Durbuy et environs. — En somme, on peut rattacher *sclinbwagne* à *slimp*-, *hîbiant* à *schieb*. Pour *hîfesse*, on peut invoquer *schief* (+ *fesse*), mais il s'est produit un tel jeu de contaminations qu'il est difficile de s'y retrouver. Et l'étude de « chétif » (*hèpieûs*, *tchèpieûs*, etc.) est tout aussi compliquée !

horbi. Mentionnons, pour mémoire, l'étym. de MARCHOT **exsorbire* (Arch. Rom., VI, 374). La mienne (« fourbir ») s'appuyait sur la carte « nettoyer », établie d'après l'enquête orale. Elle présente un fait curieux : l'existence d'une aire dinantaise « refourbir », insérée dans l'aire beaucoup plus vaste « (re)chourbir ». Et même, à Cortil-Wodon [Na 19], j'ai noté *fourbæ s' visadje* à côté de *chourbæ lès chwèles*

(écueilles, vaisselle). Comment expliquer ce phénomène? Il m'a semblé que l'aire « fourbir » conservait le type primitif, altéré dans le voisinage par des influences analogiques. On a depuis lors découvert un type francique *skurbjan (frotter), qui explique congrûment le w. *chourbir. Soit ! mais, tout de même, l'aspect de la carte pose un problème qui m'intrigue.

houlète ne peut, à mon sens, dériver de *houler*. J'attache une grande importance à de telles différences de quantité vocalique.

houyon (homme marié). Ce mot archaïque de Faymonville était jadis connu en Wallonie non-liégeoise : 1. à Jodoigne, d'où il venait apparemment du nord ; cf. Wallonia, I, 57, et la récente *Histoire de Jodoigne*, où l'on cite *houillons* en 1642 (ci-dessus, n°18) ; — 2. à Givet ; cf. *Vocab.* de J. WASLET : « les *houyons* paient la musique le 3^e dimanche de la fête » ; — 3. à Beauraing, Wellin, Redu et Saint-Hubert, où j'ai relevé une coutume analogue : « faire les (*h*)ouyons », le mardi de la fête.

lôdje. Ajouter le malm. *purlôdje*, Faym. *porlôdje* « chaire de vérité » ; cf. DL *pirlôdje*, et dans *Rég. de Liège*, I, 540, *avant-loige* (1334) ; comparer l'all. *Vorlaube*.

loyâ. Supprimer le *tatalôye* de Faymonville. C'est une forme altérée de *tâte* à l'ôle (à Liège, Glons, etc.) ; cf. DL 628 ; BTop., VIII, 460-1 ; ZÉLIGZON, *Dict. des patois de la Moselle* : *tâte-è-l'ôule* tarte à l'huile (personne lente).

lûrtê (bombinateur). Je ne perçois pas le lien sémantique entre ce mot et *lûré* (homme fourbe). Tous les syn. du liég. *lûrté* sont des onomatopées : *coulouk*, *clouk'tré*, etc.

lûtchî (lorgner) est très répandu dans le Luxembourg (sauf en gaumais). La forme avec *r* épenthétique est fréquente : *lûrtchî* Xhoris [H 67], *i nos lûrtchêye* ; ainsi que le composé *alûrtchî* Chevron [Ve 41], *i nos-alûtche* ; etc.

man'dahe (mauvais ouvrier, etc.) vient, dit l'auteur, du

néerl. *maandag* (lundi), comme le liég. *man'daye*. La véritable source du mot me paraît être le flam. *mendeken*, diversement altéré par étymologie populaire.

margoulète (bouche) est sans rapport avec le liég. *margouler* (frelater). En réalité, ce mot est aussi peu malm. que liégeois ; cf. mon éd. de *Tâté*, note 134. C'est un terme d'argot, venu du sud (gaumais, etc.).

mâssi (sale). Pour J. W., c'est un composé purement roman de *s i t u s* (influencé par *sîr* seoir). Objectons que *s i t u s* n'a rien donné aux langues romanes. L'auteur fait bon marché de la forme *mâssîr* (dérivé *mâssîrté*), qui survit dans le coin ardennais le plus archaïque (de Francorchamps à Gouvy) et qui répond si exactement à l'anc. liég. du XIV^e s. *malsier*, *-ierteit*. — Sur *mâssîr*, où je vois *sîr* (pur), cf. BD 14, 126, article non cité par J. W., mais repris par REW 7691. Pour l'archaïque *sîr*, la proposition de FELLER (all. *schier*, m. h. all. *schîr*, m. néerl. *scier*) reste, au dire de J. W., la plus « intéressante ». Le DL ne s'en est écarté qu'après l'intervention d'A. L. CORIN (BD, 15, 105), intervention réprouvée par notre auteur. Revenons-en donc à ce *schier* (pur, brillant), qui répond à l'all. *lauter* et qui a l'avantage d'expliquer à la fois *mâssîr* et l'adv. *sîr* (purement). Ce dernier est réellement traité comme adjectif : *ci n'est qu' sîre fleur* ou *qu' sîrès fleurs* « on ne voit que des fleurs ». Pour *sch* > *s* dans des emprunts anciens, cf. § 81.

moudrère (assassin) n'a rien à voir avec le suff. *-â t r u*. A mes yeux, c'est un reste précieux du cas sujet *-a t o r* (anc. fr. *mordrere*). Comp. *l a t r o* > *lére*.

moufter (bouder) vient de l'all. *muffen* (gronder). Mais je ne comprends pas que l'auteur range ici *këmöfier* (Faym. « mâcher avec peine ») et qu'il tire ce mot de l'all. *muffeln* (mâchonner), sous prétexte que le sens concorde exactement, et sans égard pour la différence de *ou* bref et de *ô* long. Il rejette mon étym. m. néerl. *morfen*, germ. **marfjan*

(« abfressen » : brouter, manger, ronger : *REW*, 5755 a), pour des raisons peu sérieuses : 1. « au lieu de la conjugaison en -a r e, il faudrait, dit-il, à cause de -jan, celle en -i r e ». Mais -ier = -iller ; c'est un diminutif, analogue à ceux que cite *GOD.*, v^o *morfailler* ; — 2. « différence de sens » ? Mais elle se justifie par le diminutif : broutiller = mâchonner ; — 3. « le mot de *Faym.* apparaît isolé, sans liaison vers l'ouest ». Or nous connaissons le *gaum. morfir* (mâchonner, mordiller ; -îr = -iller) et le rouchi *morfélîer* (*HÉCART*), à Ellezelles *mourfœyî* (mâcher ; à Wodecq : bégayer). D'ailleurs, j'ai noté à Robertville (d'après l'abbé *DETHIER*) *môfier* et *kêmôfier* « mâchonner », *môfion* « celui qui mâche lentement » ; et à Malmedy (d'après l'abbé *PIETKIN*) *s'amôfier* au sens figuré « s'avancer lentement, nonchalamment ». — Pour l'absorption de r, comp. *spâgnî* et ci-après *wâtchî* ; *gômâ* (*Etym.*, 115).

mwarğunê. On aurait pu citer mon article. *Z. f. rom. Phil.*, 57, p. 374, avec la carte *rhume*, p. 373.

nâse. nâsson (morveau) est suspect. *SCIUS* écrit *nâzô*.

ruhins, etc. Je dérive tout ce groupe de l'anc. h. all. *râh* (all. *rauh*) ; cf. *Etym.*, 210 ; *DL rouhins*. A mes yeux, le sens général ne peut être que « petite couche rugueuse ». L'auteur trouve plus vraisemblable une dérivation de l'onom. *rih-rah-rouh* (!) et l'influence de l'all. *Rost*. A l'appui de ma thèse, voici de nouveaux éléments. 1. Le *Médecinnaire liégeois* du XIII^e s., p. 69, a deux fois (*le*) *ruhien de fer* « la rouille », propr^t la crasse du fer. Il est difficile d'en séparer *èruh'tiner* rouiller, *duruh'tiner* dérouiller ; ajoutons *èruχ'tiné*. (Grand-Halleux, Arbrefontaine ; -î Bovigny) « enroué », sens figuré de « rouillé ». — 2. La croûte de lait sur la tête se dit *lès rouhins* à Stoumont, La Gleize, Rahier, Lierneux, Xhoris, etc., *ruhins* à Stavelot, Malmedy, *râhins* à Petit-Thier, *rêhins* à Ville-du-Bois. Comparer le syn. à l'ouest, *dès rânins*, par ex. à Jamioulx [Th 24], où *arûni*

= rouillé ; cf. *Etym.*, 207. — 3. VILLERS note le malm. « *luhin* mèche de lampe ; crasse qui vient sur la tête des enfants ». Dans ses *Extraits de Villers*, GRANDG. sépare les deux acceptions pour rattacher la première à *lûhe* (luire), ce qui est phonétiquement impossible. Les deux sens sont inséparables ; seulement, il faut préciser la première définition et comprendre « lumignon, bout de mèche consumée, moucheron (de chandelle, de lampe) ». J'ai relevé en effet, à Fronville [D 64], l'expr. archaïque *ricôper l'luhin* « moucher la lampe ». Il convient d'y voir une altération de *ruhin* et d'ajouter ceci à mes *Etym.*, 211. — 4. On peut rattacher au même groupe *so lès ruhales*, l.-d. de Stavelot, petit chemin [raboteux], et « pré de la *ruchalle* » à Parfondruy (Stavelot, 1606, Cour des Tenants, 77 ; AEL) ; ce serait une « terre rocailleuse ».

stèker. Au jeu de *rastikâye* (cache-cache), le cri du chercheur *rastikin* (cachez-vous bien !) doit se comprendre *rastike in !* Exemple intéressant de l'adv. *in(s) i n t u s*, qui s'est conservé seulement dans ce coin des Ardennes ; cf. *Projet de Dict. w.*, p. 25 ; *Gloss. de La Gleize* : BD, 18, 94.

stokstén' (en bloc, sans peser). Ajouter *stocinne* (Voc. de Stavelot). L'explication par *Stock und Stein* ne vaut évidemment rien. SCIUS écrit « *ad'ter stockstehn* acheter à l'œil, sans vérification » ; il semble comprendre « la tige étant debout » (?) ; comp. le fr. acheter *sur pied*.

2. **take** : *duner-ône-take*, t. enf., donner la main. L'explication par l'all. (*guten*) *Tag* est à rejeter. Il s'agit d'une onomatopée ; cf. DL *tac* 1.

taper à beûre (verser à boire). Il est excessif de penser au néerl. *tappen* (zapfen). L'emploi de *taper* (jeter) est tout naturel.

tûzer (réfléchir). Le DL propose le m. h. all. *tûzen* (être taciturne, triste), qui convient pour le sens. Mais il y a une difficulté phonétique (§ 40) ; il faudrait trouver une

forme rhénane **täzen*. Pareille difficulté n'empêche pas l'auteur de rattacher *tütchî* au m. bas all. *taschen*. — D'autre part, *FEW*, III, 148, dérive notre *täzer* de l'all. *dösen* « vor sich hinträumen » ; cf. Romania, 48, 182.

vèrzingue, f. (lubie). Je n'ai recueilli cette forme qu'à Ligneuville ; Faymonville dit *on vièrzin* ; Robertville *one vièrlire*, mot différent, cf. *Etym.*, 272, n. — Sur l'origine de *vièrzin*, j'ai émis deux conjectures : d'abord l'all. *Wider-sinn*, à Aix *wiersen* (*Etym.*, 271), puis le néerl. *verzinnen* (DL). J. W. préfère le premier type, mais il ne dit mot des raisons sémantiques alléguées à l'appui du second (BTop., X, 463). Il n'explique pas non plus la finale *-ingue*.

vîrer (contester). Mon étym. (m. h. all. *widern*) reste douteuse, paraît-il, surtout à cause de l'initiale. A ce propos, signalons une petite lacune du § 86, où le malm. *vilcom'* (willkommen) mériterait une remarque.

wake, f. (éboulis). L'auteur n'a pas compris l'article de HÉCART ; la rédaction en est équivoque, mais on voit à la fin qu'il s'agit, non d'une pierre, mais d'un poids, ce qui concorde avec DELMOTTE *waghe*, *wague*, et SIGART *wäk* ; cf. VALKHOFF, p. 240 ; *REW*, 9471 ; BTop., XI, 157. — Il faut considérer le mot, non pas seulement à Malmedy, mais dans son aire d'extension. A Faymonville, il signifie « masse de terre qui se détache ». C'est le sens ordinaire ; le mot est surtout employé dans l'expr. « *wague* de terre » (Jalhay, Sart-lez-Spa, Vielsalm, Bovigny, Odeur, Ben-Ahin, Crupet, etc.) ; de même : « les terres ont *wagué*, se sont ébouées ». Sur la Meuse (Yvoir, Crupet), j'ai noté : *l'éve fêt dès wäk'* l'eau fait des vagues ; à Neuville-sous-Huy : une *wäk*. (= vague !) de chaleur, une *wäk'* (= fluquée) de boue lancée par une auto. Je livre ces détails aux réflexions de J. W. ; ils ne sont guère favorables à son étymon all. *Wacke* (roche). Pour moi, l'idée de « mouvement » paraît primitive.

wâki (coiffer). L'auteur trouve « artificielle » mon étym. par le m. néerl. *wâken* « être éveillé ». J'ai la même impression devant la sienne : francique **walkan* « fouler », qui se serait dit d'abord de la préparation d'une perruque, etc.

wandion (punaise). Ce serait l'anc. all. **wandilo* (Wandlaus), passé tout crû en wallon, car (§ 127) l'auteur voit dans *-ion* une « unmittelbare organische Herleitung » du francique ou anc. all. *-ilo*. Disons tout au moins qu'au suff. *-ilo*, le *w.* substitue le suff. dimin. *-illon*, dans *houbion*, *kéyon*, *wandion*. De même, dans les verbes, le francique *-ilôn* (§ 123) s'adapte en *-iller* : *grawysî*, etc.

wantchi (?), lire *wâtchi* (vaciller), est rattaché au francique **wankjan* (wanken). Méprise flagrante. Le malm. *wâtchî* est pour *wârtchî* (comp. *spâgnî* : *spârgnî*). Le liég. *wârtchî* (DL) « se traîner péniblement; etc. » est surtout connu par deux articles de GRANDG., II, 480, où l'étym. donnée (latin *v a r i c a r e*) ne fait aucun doute. Pour plus de détails, voir mon article dans « Vox Romanica », 1942. On y ajoutera l'expr. inédite notée à Grand-Halleux et Arbrefontaine : des *wârtchîres* (foulées) de sanglier, de vache, etc.

De l'examen critique de l'auteur, il résulte que certains mots ne sont pas d'origine germanique : *banse* (orig. douteuse), *batch*, *bî*, *bo* (gaul.), *haper* (onom.), *ramonasse*, *tchâzi*, *vûse* (rom.). Si ces articles étaient mis entre crochets, le lecteur serait averti d'emblée. De même pour des mots d'origine germ., mais empruntés du fr., comme *raguingote* (redingote); *guère* (guerre). — Les emprunts les plus récents (du type *ûboung*) sont les moins intéressants. On aurait pu les mettre en petit texte. — L'auteur donne en général les dérivés et composés d'une même famille. Parfois, il oublie ce principe excellent : *ban*, ajouter *bayâne* (pour **bandye*) et le top. *bênâbwès*; *clatche*, aj. *clatch'ter* (F),

bavarder ; *crole*, aj. -é, -édje ; *cromb*, aj. *crombyer* (F), v. tr., courber, plier ; *hale*, aj. *duhaler*, *èhaler*, -is' (DL, 728) ; *wayin*, aj. *wémer* muer, se déplumer (DL, 707) ; etc. — La documentation est puisée dans les textes ; l'enquête orale l'aurait enrichie considérablement. Je n'ai pas le loisir de revoir toutes mes notes, mais voici deux exemples qui me tombent sous la main. Entendu à Malmedy : *lu stōl*, *one sutōl*, f., fusil à affiler les couteaux, instrument qui pend à la ceinture du boucher ; all. *Stahl* (acier), qui a le même sens technique ; emprunté sous la forme ripuarienne. Je remarque que J. W. ne signale pas, dans ce cas, \bar{o} en w. malm., mais seulement \acute{o} (p. 46) ; [ce son existe aussi à Faym., p. ex. dans *bōk* (bougre), *cōhe* (cuisinière, p. 83)]. D'après J. W., \bar{o} en malm. correspond seulement à *on* dénasalisé (§ 19). — Entendu à Faym. et à Robertville : *tchinker*, v. tr., donner gracieusement (qch.). La forme malm. *chinkî* « chiquer, choquer avec les verres » se trouve dans VILLERS et SCIUS ; c'est l'all. *schenken*, cf. DL *sinker* ; J. de Stavelot p. 515, *skinquer* (faire présent). — Même sans l'apport de l'enquête directe, on relève bien des lacunes étonnantes comme celle de *chinkî*. Citons, au hasard, des mots puisés pour la plupart dans le Vocab. de Faym. : *bèstèler* (F), v. tr., commander, faire venir ; *brohon* ; *colorá* chou rave, all. Kohlrabe ; *djèrdjē* jable (DL *djèrdjā*, all. *Gargel*) ; *droum'ter* ; *èsdoûmi*, cf. Romania, 1913, p. 398 ; *féder*, *fider* ; *fièsse-djôr* (F), décalque de *Festtag* ; *gâdin* ; *gritchète* ; *hachwè* (DL *hasswè*) ; *haguète* ; *hér* : *vuni a hér* sur qn ; *hu*, cuir, néerl. *huid* ; *lôner* ; *louzi* ; *nâye* ; *ploukète* ; *sprogn'ter*, *sprognî* (DL) ; *stroûfâr* ; etc. Sur ces mots et sur beaucoup d'autres, il serait désirable d'avoir l'avis d'un spécialiste de valeur. Ajouter encore *bralète*, *êlôder*, *mine* (vermine de la volaille), pour lesquels je propose une étym. germ., dans un article de « Vox Romanica » 1942. — Le contingent toponymique se réduit à *fa*, *Falîhe* (ajouter

fal'hoûle), *hé*, *Wô*, des notes éparses sur **bak*, **haim*. On aurait pu étudier d'autres types intéressants : *bièn'hârmé*, *halu*, *hâsse* (*hazale*, *hazote*), *hatchiron*, et surtout le fameux *stèr* (BTop., X, 405 ; XI, 174).

Sur la partie grammaticale, je ne ferai que peu d'observations. La phonétique villageoise est trop négligée ; à Faymonville, p. ex. *bâkète*, *mèhè*, *rusti*, à Ligneuville *custîre*, etc. (pour *boûkète*, *mèhin*, *rosti*, *costîre*) méritaient d'être signalés. — § 125. Le préfixe *mès-* vient du francique **mis-* et non du latin *minus*. Telle est aujourd'hui l'opinion générale. Toutefois, je pense qu'il ne faut pas être trop absolu et qu'il s'est parfois produit une fusion des deux types, comme pour le préf. *for-* < germ. *ver-* + lat. *foris*. — P. 282. L'auteur dit : suff. w. *s(ut)é* = fr. *-(si)té*, lat. *-(s i) t a t e*. Formule inexacte dans sa brièveté. — Le § 127 est consacré à l'examen de ma proposition (BTop., XIII, 178-180) sur les emprunts du type *wandion*, *clipèt*, *ké-kioûle*, etc. L'auteur se montre sceptique ; il est vrai qu'il n'examine que cinq mots de sa région. J'alléguerai cependant d'autres faits curieux, outre *pîwève* et *wébîre* du DL. Un l.-d. d'Eupen s'appelle *Reinartzhof*, mot hirsute dont le w. vous trousse un gentil [*al*] *rênète* (BTop., V, 133). — Le malm. *haguète* (personne masquée) se rattache vraisemblablement à l'all. *Hexe* (sorcière), anc. h. all. *hagzissa*, composé, d'après KLUGE et FALK-TORP, de *hag* (bois) et d'un second terme signifiant démon femelle. Ici encore, à un ancien composé germ., correspondrait un diminutif wallon. — Enfin, je puis offrir à l'auteur une explication du suff. *-gnon*, qu'il juge énigmatique dans *hêvurgnon* (sorbier). On rattache avec raison ce mot au néerl. *haveresch* (cf. DL *hâvèrna*). Le malm. a emprunté le premier composant, et — d'après mon système — il a substitué au second le suff. dimin. *-ion*. De là, **hâvurion* > *hâvurgnon*, par un traitement normal du groupe cons. (surtout *r*)

+ yod. Dans *Etym.*, 229, j'ai cité *spurgna*, *machurgna*, *tahurgna* ; ajouter *gadurgna* (Ciney ; = DL *cadoré*) ; *pârgna* (Hannut ; = DL *pârê*) ; *discram'gnè* ; *-eû* (Humain ; pour *-miè*, *-eû* démêler, *-oir*). La finale *-gnon* s'est ensuite allégée en *-non* et altérée ailleurs en *-na*.

Mon commentaire est bien long ; c'est que le livre en vaut la peine. Dirai-je, pour finir, que j'ai été souvent frappé de ce que l'auteur et moi, devant les mêmes faits, nous sentons différemment ? Ceci n'est pas une critique, loin de là. Cette divergence de sentiment et de réaction linguistique suggère du neuf, qui peut être du vrai et qui, au bout du compte, enrichit notre pauvre petit savoir. [J. H.]

Français régional.

67. AIMÉ QUERNOL. *Lambert-d'au-Moulin*. (Tongres, G. Michiels-Broeders, 1941 ; in-12, 174 p.). — Pour la plus grande joie des lecteurs qui apprécient la littérature sincère, inspirée par notre vie wallonne, A. Q. continue à transcrire — fictivement — les cahiers d'enfance de Colas Pirète, son *alter ego*. Après *Toussaint*, après *Babette* (cf. BTop., XII, 423 ; XIV, 405), voici *Lambert*, curieux type de métromane illettré, improvisant pour tous et pour chacun des bouts-rimés qui, ma foi, ne manquent ni de charme, ni d'allure. On lira avec une curiosité mêlée d'admiration l'étonnant poème en liégeois sur « les travaux et les jours » (p. 82-127). Une traduction littérale accompagne les passages écrits en dialecte et des notes concises expliquent les termes patois qui émaillent le français régional dont, par ailleurs, A. Q. rend si bien la syntaxe parlée et la mélodie de phrase. Par là, son œuvre est un document d'une rare fidélité. [M. P.]

68. MARCEL REMY. *Les ceux de chez nous*. (Liège, Bénard, 1941 ; in-8°, 291 p.). Étude-préface de MAURICE KUNEL. —

C'est la 3^e édition de ces admirables contes et croquis en français régional du pays de Liège, écrits peu avant 1914. Nous regrettons qu'on n'ait pas donné une graphie plus correcte aux dialogues wallons. [M. P.]

69. Dans la « Revue des Langues vivantes » (t. VII, 1941), OMER JODOGNE a commencé une série de chroniques sur le français de Belgique. Leur but est moins de décrire les particularités et les vices de notre langage que de contribuer modestement à l'histoire du français régional (n^o 1, p. 29). — On sait que l'un des chapitres de pareille étude devra établir au préalable que nos textes régionaux du moyen âge sont franco-picards ou franco-wallons, et non dialectaux. Dans une courte esquisse (n^o 3, p. 132-134), O. J. fait le point des travaux récemment consacrés à cette question. Il y revient au cours d'un dernier article (n^o 6, p. 259-262) où il déclare à propos du *Médecinaire* que vient d'éditer J. HAUST (cf. n^o 19) : « C'est le plus wallon de nos documents médiévaux tant par sa phonétique que par son lexique. Et pourtant la prédominance de la langue centrale y reste fort sensible ». [M. P.]

Index des noms d'auteurs.

Les chiffres renvoient aux paragraphes.

- | | |
|--------------------------------|-------------------------|
| Arnould M.-A., 10, 11, 12, 57. | Doehaerd Renée, 6. |
| Balter V., 44. | Draye H., 55, 56, 61. |
| Bastin Julia, 15. | Dubois Ch., 44. |
| Bertrang A., 44, 58. | Fairon Emile, 4. |
| Boehmer J., 60. | Faucon Joseph, 29. |
| Burton Hubert, 41. | Fay George, 25. |
| Carlier Arille, 63. | Flament Julien, 32. |
| Carnoy Albert, 48, 58. | Fouss E. P., 35. |
| Dauzat Albert, 37bis. | Gamillscheg E., 53, 54. |
| Defrecheux Charles, 31. | Gauchat Louis, 64. |
| Delzenne André, 30. | Gavray-Baty Phina, 9. |

Genaux Ben, 24.	Pinon Roger, 36.
Gessler Jean, 17.	Piron Maurice, 1, 62.
Hanon de Louvet R., 18, 52.	Poncelet Ed., 3, 4.
Haust Jean, 1, 16, 19, 21, 50, 51.	Quernol Aimé, 67.
Henry Albert, 20.	Remacle Louis, 1, 62.
Jeanjaquet J., 64.	Remy Marcel, 68.
Jodogne Omer, 69.	Renard Edgard, 45.
Kaspers W., 54.	Roger Lucien, 43.
Kunel Maurice, 68.	Rohlf G., 54, 59.
Lavoie Louis, 33.	Saussus Raymond, 35.
Lebel P., 58.	Tappolet E., 64.
Lecomte Louis, 26.	Trokart Nicolas, 30.
Legros Élisée, 1, 65.	Van Cutsem Henri, 23.
Lheureux Willy, 42.	Vandereuse J., 28.
Libiez Albert, 37.	Vander Linden H., 16.
Lindemans J., 58.	Van Haudenard M., 2.
Louant A., 2, 40.	Vannérus Jules, 7, 46, 47.
Mahy Dr, 14.	Verriest Léo, 13.
Marchal A., 27.	Vignerons Jules, 22.
Maréchal Lucien, 39.	Vincent Aug., 49, 58, 59.
Michel Louis, 34.	von Wartburg W., 53.
Michel Prosper, 35.	Warland Joseph, 66.
Niclot Adrien, 35.	Yans Maurice, 8.
Petri Fr., 53.	Yernaux Jean, 5.

Table des matières.

	Page
Bibliographie	285
Textes anciens. Documents. Études diverses.	286
Littérature dialectale	300
Histoire littéraire. Critique.	305
Ethnographie. Folklore	307
Pédagogie régionaliste	310
Toponymie	311
Anthroponymie	326
Frontière linguistique	326
Dialectologie. Géographie linguistique	327
Lexicologie. Étymologie	327
Français régional	346
Index des noms d'auteurs	347